

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

COMITÉ DE DIRECTION :

GEORGES DUMANI BEY, D^r TAHA HUSSEIN BEY, GASTON WIET

SOMMAIRE

	Pages.
BISHR FARÈS.....	On dirait un conte..... 301
HASSAN MAZHAR.....	Le chapelet aux grains de couleurs..... 307
CLAUDE TAHA HUSSEIN...	Danaé..... 330
HENRI FOCILLON.....	Fonction universelle de la France..... 343
LOUIS DELPY.....	Monsieur Pasteur, Français..... 353
CHAKER AMIN.....	Symphonie nocturne..... 366
D ^r ANDRÉ BRUNEL.....	Le suicide de cheikh Gamo..... 369
GASTON BERTHEY.....	Une vie à tâtons (<i>suite</i>)..... 373

CHRONIQUE DES LIVRES

GASTON WIET



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LE NOUVEAU
PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ

ÉDITION 1942

Ainsi que les dernières éditions françaises

SONT EN VENTE A LA

LIBRAIRIE HACHETTE

(AU PAPYRUS)

Fournisseur Breveté de S. M. Le Roi

10, RUE ADLY PACHA

(EX-MAGHRABY)

TÉLÉPHONE 54682

R. C. 96

**SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE**



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAÏD

TOURISTES...

HOMMES D'AFFAIRES...

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,
portez votre choix sur les cigarettes :

JOCKEY CLUB

EXTRA EXTRA

YÉNIDJÉ

PREMIÈRE

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT

DES MEILLEURS CRUS

RÉGIE LIBANO-SYRIENNE

DES TABACS ET TOMBACS

BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTER
les plus petites donations sont utiles

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

ON DIRAIT UN CONTE⁽¹⁾.

J'étais avec mon ami Zaki.

Un soir d'été, j'étais avec mon ami Zaki dans un désert. Nombreux sont les déserts en Égypte. Nous étions dans un désert où il y avait un vacarme fou. On eût dit qu'un marché s'y tenait quelque part. Les marchandises étaient — comment en douter? — des cerveaux vides, plus vides que le corsage d'une coquette choyée, que le gousset d'un ladre allant par erreur se promener, qu'un livre publié par un futur ministre.

Les cerveaux avaient des dehors décorés; on eût dit des chaussures en mosaïque de carton... Il me souvient qu'un jour, flânant à Berlin, mon regard fut attiré par un gâteau exposé à la devanture d'une pâtisserie. Je m'en emparai. A la caisse, le boulanger m'apprit que c'était là un gâteau en carton, exposé en guise de modèle, et me remit un gâteau semblable mais susceptible d'être mangé.

De quels cerveaux, ces cerveaux vides sont-ils donc les modèles?

Qui pis est, dans ce désert, il n'y avait point de puits. Du sable s'étendant jusqu'à l'horizon. Le sable semblait avoir juré d'emplir les poumons au moyen de la respiration. Je

(1) D'un recueil de contes paru au Caire en langue arabe (1942), intitulé *Malentendus*. Traduit par l'auteur.

n'ai jamais su pourquoi il ne se décidait pas à remplir les cerveaux vides, puisqu'il se sentait enclin au débordement... Les cerveaux étaient réfractaires à tout, même au sable.

Mon ami Zaki et moi pensions étouffer. Aussi nous bûmes de ce que buvaient les autres : une boisson trouble, méchante, brûlante à la dernière gorgée : on aurait dit d'une haine le résidu. Où est le puits afin que nous nous désaltérions par une œillade?... Dans un livre ancien, en sanscrit si j'ai bonne mémoire (sais-tu que les Hindous sont de grands philosophes, car, aspirant après l'infini, ils ignorent la lassitude?) dans un livre ancien, je découvris un soir cette phrase : « se désaltérer, voilà la racine de la quiétude. »

J'étais avec mon ami Zaki dans un café du Caire. Le café entamait l'indépendance de la rue. Il n'y avait pas une femme.

*
* * *

Mon ami Zaki est homme de lettres.

Ha ! ha ! homme de lettres.

Un homme de lettres en Égypte, c'est un Coran égaré dans la bibliothèque de l'évêque de Canterbury, une grenouille séparée du bord de la rivière par l'avenue de l'Opéra à Paris — elle n'est pas si longue cette avenue, mais j'ai failli y être écrasé plus de cinq cent onze fois.

Un homme de lettres en Égypte ! C'est dans un lit de ruisseau qu'il patauge, et c'est d'un impétueux torrent qu'il a besoin.

Comment mon ami Zaki peut-il demeurer dans ce désert-là ? Cependant je n'ose pas le questionner, même s'il agit d'une manière étrange. Il m'a enseigné que je ne dois m'étonner de rien ; car, dit-il, je ne me suis point encore étonné de mon existence.

Sais-tu pourquoi j'ai ri hier durant une heure ? Voilà la

réplique de mon ami toutes les fois qu'un de ses gestes me surprend. Et d'où puis-je savoir pourquoi il a ri durant une heure hier ?

*
* * *

— Je ne suis pas satisfait de moi-même.

— Pourquoi, Zaki ?

— Parce que j'attends Ali, le cocher.

Les cochers en Égypte forment un État autonome. C'est une de ces traces du périmé qui se refusent à plier devant l'accompli et se moquent des exigences de l'avenir. Parmi ces traces, la croyance passionnée, le mépris que la valeur féminine essuie, l'acharnement du tarbouche sur une tête accoutumée à l'oppression... L'Égypte ainsi que les pays avoisinants cheminent les yeux tournés, gonflés de respect, vers le sentier qu'ils imaginent avoir traversé.

Le cocher, chez nous, ne cesse de guetter le jour où l'espèce des automobiles s'éteindra. Il le guette aussi paisiblement qu'une femme la mort de l'été pour disparaître dans sa rare fourrure.

Le cocher, chez nous, est un homme curieux. Il cumule les professions : par définition, il vous transporte d'un lieu à un autre. C'est aussi un intermédiaire adroit : il a le don de convertir la banquette de sa voiture en un sofa tentateur. Il vous procure du « hashish » et du « manzoul » à la fois vos amis et vos ennemis. Il peut, au besoin, vous introduire auprès des « costauds » du quartier, ses camarades souvent... Le cocher, chez nous, est un homme précieux.

Et s'il a une mine râpée, c'est pour ne point détonner dans la civilisation où il a poussé. Et s'il rudoie ses deux chevaux, c'est parce qu'il endure l'inclémence de son milieu... Le faible se venge du fort aux dépens de celui dont la volonté n'est plus : une femme dont l'amant est cruel fait bien souffrir un mari mou.

*
* * *

Ali, qu'attendait mon ami Zaki, est un cocher aimable, sociable. Zaki et lui sont liés d'amitié. Nous le rencontrâmes un jour au «Midan el-Azhâr», haut perché sur sa voiture. (Est-ce pour s'élever au-dessus du chauffeur de taxi?) De son triste sommet, il descendit souriant. Nous nous serrâmes les mains. Il nous invita à fumer une longue pipe dans le café du coin. Je refusai. Était-il possible qu'on me vît fumer une longue pipe, en compagnie d'un cocher? Et voici que mon ami Zaki se fâche : il pense qu'il faut ménager la sensibilité du pauvre qui désire honorer un riche... Un pauvre qui désire honorer un riche ! un manteau pâlot, exténué, qui souhaite d'expirer sur les épaules d'une jeune femme éblouissante.

Mon ami Zaki commanda deux pipes et m'en remit une. Nous les fumâmes adossés contre la voiture. A la dernière bouffée, Zaki, me dédaignant, poussa le cocher vers le café, y commanda deux verres d'un cognac meurtrier. Je les suivis embarrassé dans mon orgueil.

Nous trinquâmes souvent. Et souvent Ali me dit, sans raison : « Excusez-moi, monsieur, je suis pauvre. » Ce soir-là, j'appris que l'argent ne cessait de jouer chez nous d'une importance menaçante. Je contemplai alors les signes de mon aisance, le cœur jaune. J'appris aussi que le pauvre est plus fragile que le riche... N'as-tu pas observé comme l'arbre dégarni risque de s'abattre dès que le vent souffle ?

Je n'ai jamais vu mon ami Zaki remettre un millième à Ali. Ne sont-ils pas amis, ne s'asseoient-ils pas à la même table?... L'amitié, tu ne la rencontres que chez ceux qui aiment comme ils mangent, boivent, chez ceux qui ne calculent pas. Songe à l'enfant, au chien, aux animaux auxquels tu as l'honneur d'inspirer confiance, et à la femme dès qu'elle soulage son cœur du poids de la vanité.

*
* * *

— Je ne suis pas satisfait de moi-même.

— Mais pour quelle raison, Zaki ?

— Écoute. Tu sais bien pourquoi Ali me rencontre.

— Serais-tu atteint de la piété ?

— Si j'en étais atteint, elle aurait du mal à se retrancher quelque part. Non, il s'agit d'autre chose ; c'est moins rigide que la piété, mais c'est bien plus grave : je t'ai caché que je rencontre, de temps à autre, une jeune femme que je crois être du peuple. Elle ne sait ni lire, ni écrire, mange comme une paysanne et s'habille comme une bonne. Je la rencontre dans ce parc aménagé par notre gouvernement, en un éclair de lucidité, dans le goût des jardins de l'Alhambra. Comment l'ai-je connue ? J'ai fini par l'ignorer. L'essentiel est de savourer le rôti, on se moque de la façon dont il a été accommodé. Comment puis-je rencontrer une jeune femme illettrée, alors que je suis homme de lettres jusqu'au bout du nez ? Les citadins volent bien vers la campagne poussiéreuse, la montagne toute d'épines. Peu me chaut qu'elle mange comme une paysanne ou qu'elle s'habille comme une bonne. Je vous abandonne la façade ! je l'abandonne à ceux, comme toi, dont le regard palpite alors qu'ils ne tressaillent point en dedans, à ceux que dépassent les délicatesses du mouvement en profondeur.

Si tu savais de quoi nous parlons ! Tu me demanderais de rapporter quelques mots que j'en serais incapable. Ça naît et meurt avec des lèvres qui s'entr'ouvrent et se referment. Tiens ! ça me rappelle les impromptus de nos chanteurs : ils t'empoignent ; achevés, ta gorge les recherche en vain. Ils n'ont fait que traverser l'ouïe pour aller se tapir là où tout est barricadé, dans l'enceinte de la volupté intérieure.

Je te dirai une seule chose. Je lui ai appris à tracer mon nom. — Elle le trace sur le sable du parc, avec le bout de ma canne. (Tu sais que je ne quitte jamais ma canne ; c'est de mes femmes la moins infidèle.) Elle le trace aussi sur le ticket d'autobus, avec mon crayon rouge (que je préfère au noir, car il me rappelle sans cesse le sang que j'ai à verser pour vivre).

Souris, mon ami, ris plutôt. Rien de suspect entre cette femme et moi. Elle me tient lieu d'un livre abandonnée par les caractères : il me propose chaque jour un problème. Assis auprès d'elle, c'est une idée que j'ai pour compagne. Elle me tient la main : un songe confus qu'elle tente de déchiffrer. Nous nous comprenons, encore que nous ignorions notre nom, notre profession et notre rang social. L'ignorance, crois-moi, c'est la certitude que tu as de te connaître toi-même : comment connaîtrais-tu les autres ?

Paris, octobre 1937.

BISHR FARÈS.

LE CHAPELET

AUX GRAINS DE COULEURS.

HÀLA.

— Fatma n'est pas là pour me donner à manger et j'ai faim, j'ai très faim, Hâla, veux-tu me donner à manger ?

Il fallait dire cela avec beaucoup de tendresse, sans quoi Hâla ne détournait pas les yeux de son ouvrage et ne daignait pas répondre. Ou bien, elle répondait pour gronder, pour demander pourquoi on n'était pas venu à l'heure du repas ; la table était mise pour tout le monde, etc. . .

Mais Hâla était tendre et aimait qu'on fût tendre avec elle, parce qu'elle nous aimait tous. Elle aimait tout le monde, sauf les méchants. Jamais mendiant n'avait frappé à la porte sans emporter de quoi se nourrir et souvent de quoi se vêtir. En été, on en voyait tous les jours un ou deux qui mordaient leur pain par grosses bouchées sur la pelouse, près du bassin. En hiver, elle les faisait entrer par la porte du jardin qui était aussi la porte du harem et du service. Et ils pouvaient manger leur pain et leur ragoût, assis sur les dalles du vestibule inférieur, auprès d'un bon brasero chaud où

blanchissaient des braises de charbon de bois. Ils s'en allaient en répandant des vœux et des prières pour le bonheur et la prospérité des habitants de la maison, laissant à l'intérieur, après avoir tiré la grosse porte derrière eux, des bénédictions longues et sans égales :

Qu'Allah ne vous sépare jamais de votre santé !

Qu'Allah ne vous prive point de ceux qui vous sont chers !

Qu'Allah vous préserve du malheur et en préserve ceux que vous aimez ! Qu'Il vous rende au décuple ce que vous donnez aux nécessiteux afin que vous soyez toujours capables de faire le bien ! .

Qu'Allah mène vos pas loin du malheur et de l'accident imprévus !

Allah exaucera la prière du ventre affamé qui s'est rassasié et du corps tremblant qui s'est réchauffé.

Qu'Allah veuille écouter la prière partant de l'âme du pauvre qui s'est rétabli par vos bienfaits !

Tout cela valait bien un plat de ragoût et quelques tranches de pain rassis.

Il faut dire que Hâla distribuait aussi des pommes quand c'en était la saison. Elle en faisait venir d'Amassia par grandes grappes qu'elle faisait pendre au grenier. Nous avions tous notre part, et elle en donnait aussi aux mendiants. Mais avec ou sans pommes, elle exigeait qu'avant de partir, ils nettoyaient les miettes de pain laissées sur les dalles où ils s'étaient assis. La servante Fatma venait ensuite laver les dalles à l'eau phéniquée, par crainte des poux que les pauvres pouvaient laisser. Il y avait, cependant, un très vieux qui était dispensé de ramasser les miettes, parce qu'il ne pouvait pas. Hâla paraissait ennuyée toutes les fois qu'il venait, mais elle l'admettait tout de même. Et quand il y avait à la cuisine du pilaff prêt, elle lui en donnait à la place de pain, parce qu'il n'avait plus de dents.

— Hâla, voudrais-tu me donner à manger ?

Alors, elle abandonnait son ouvrage. Ce qui signifiait qu'elle allait s'exécuter. Mais elle demandait :

— D'où viens-tu ?

— De très loin, Hâla, nous avons été en barque.

Avant de se lever, elle regardait vers la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait et si cela n'avait pas été imprudent d'aller en barque.

Elle parlait peu, travaillait beaucoup, accomplissait ses cinq prières, surveillait les travaux de la maison, rangeait le linge, veillait sur notre repos à tous. Ses mains ne quittaient l'ouvrage que pour le chapelet et le chapelet que pour l'ouvrage. Malgré ses soixante-cinq ans, elle était énergique et de bonne santé. Elle était de petite taille, plutôt maigre. Elle portait des robes qui seyaient à son âge et sur ses manches longues on voyait des bracelets en or, tout ronds et uniformes. Nous savions que le nombre de ces bracelets augmentait ou diminuait tour à tour et que c'était là la caisse d'épargne de Hâla. C'était ses seules économies, ajoutées à son linceul que personne n'avait vu et qu'elle tenait secrètement dans un placard à grosse serrure, enveloppé dans un papier rose, avec l'argent nécessaire à l'enterrement. Toutes les fois qu'une amie nécessaire mourait, Hâla donnait le linceul et l'argent et vendait un bracelet ou deux pour les remplacer. C'était elle-même qui allait porter l'étoffe et les piastres, elle-même qui vendait les bracelets chez l'arménien Kirkor et achetait la nouvelle étoffe chez l'autre arménien Kévork. Il fallait voir comme ces missions étaient entourées de secret et comme Hâla, quand elle était surprise à sa rentrée par Féhim ou par moi, était contrariée qu'on vît son paquet. Elle était tellement laconique et nous regardait avec un air si dédaigneux que nous comprenions qu'il ne fallait rien demander. Mais le lendemain, celui qui avait le premier remarqué la chose, Féhim ou moi, soufflait malicieusement :

— Tu sais. Hâla n'a plus neuf bracelets, elle en a sept . . .

Pauvre bonne Hâla qui était faite de simplicité, de foi et de douceur ! Je suis sûr que tu ne t'es jamais aperçue que nos demandes de mouchoirs, de cravates ou d'autres cadeaux étaient toujours formulées au prorata du nombre de tes bracelets tout simples et tout ronds. Plus tard, dans ma vie, je me suis souvenu de ces bracelets, non comme d'un ornement ou d'une vanité de richesse, mais comme des anneaux d'une chaîne qui t'attachait brillamment à la pure charité.

Les cheveux de Hâla, déjà bien blancs, étaient toujours attachés à l'ancienne mode turque, d'un fichu en mousseline colorée, brodé de fleurettes petites et sobres, qui lui faisait un visage de vieille enfant. Elle avait des yeux bleus, des joues roses et des traits jolis, malgré ses rides. Elle souriait peu, mais une bonté infinie se déversait de son visage, sans cesse. Ses mains maigres étaient toujours blanches et propres, je puis le dire, moi qui étais tenu, conformément aux règles dures de la politesse turque, de lui baiser la main et de la porter à mon front toutes les fois que j'arrivais ou que je partais. Nous baisions tous sa main, sauf son frère qui était plus âgé qu'elle et ma mère qui était son amie. Mais sa belle-sœur, qui était plus jeune qu'elle, lui baisait aussi la main. Du reste, je me souviens que Hâla aimait qu'on lui baisât la main, comme ma propre mère, plus tard. Elle tendait la main aux lèvres de tous les cadets de la famille et aux enfants des connaissances qu'elle aimait.

Je n'étais pas de la famille, mais je comptais comme tel. Hâla et ma mère étaient des amies d'enfance. Pour être nées dans le même patelin, quelque part au Caucase, non loin de Bakou, pour s'être amusées ensemble petites, et s'être ensuite expatriées, chacune vers son destin, Hâla et ma mère se considéraient comme deux sœurs, ne se parlaient et ne se fréquentaient qu'à ce titre. Malgré leur âge avancé, elles s'appelaient l'une l'autre « Kiz », c'est-à-dire, fillette.

Nous savions que, comme deux personnes qui s'aiment bien

et qui s'intéressent l'une à l'autre, elles se querellaient parfois, se boudaient et se réconciliaient. Mais aucun de nous n'avait le droit de savoir les causes de leurs malentendus.

Un soir d'hiver, que nous étions, toute la famille, y compris ma mère, en veillée dans le salon de Hâla, assis autour d'un magnifique brasero de cuivre jaune, j'avais tiré de ma poche deux billes de cristal pour les montrer à Féhim, le neveu de Hâla, qui était de mon âge. Entre les grands, la conversation était tombée. Ma mère se mit soudain à parler de billes en s'adressant à Hâla. Il s'agissait d'un souvenir d'enfance, d'un événement qui s'était passé au Caucase quand mère avait dix ans et que Hâla en avait quinze. Mère avait, paraît-il, une très jolie bille qu'elle perdit un jour en jouant avec son amie.

Hâla se souvint et eut un sourire.

— Je l'ai perdue dans la haie et j'irais bien la chercher, si j'étais sûre de retrouver la haie, dit mère.

— Tu irais d'Istamboul au Caucase pour chercher une bille, dit Ahmed Bey. Que les grands sont petits ! Et il se mit à rire de bon cœur.

— Je te dis que ta bille ne s'est pas perdue dans la haie, mais dans le trou d'écoulement du bassin, répliqua Hâla avec impatience.

— Elle s'est perdue sous la haie, dit mère. Je l'avais lancée vers ta bille et ta bille était près de la haie. Le bassin était à droite et la haie en face de l'endroit où nous jouions.

— Oui, mais le canal qui partait du bassin était en pente. La bille ne pouvait pas monter la pente.

Nous nous taisions, par respect, laissant les grands discuter.

Soudain Hâla s'était levée. — Kiz, avait-elle dit à mère, et elle l'avait attirée hors du salon.

Elles s'en étaient revenues quelques minutes après, mais Féhim et moi remarquâmes qu'elles avaient les yeux rouges

d'avoir pleuré. Il ne fut plus question de billes ce soir-là, et comme la neige commençait à tomber dehors, on parla de neige et d'hiver, cependant que Hâla et mère étaient assises sur le sofa, tout près l'une de l'autre. Que s'étaient-elles dit en secret pour avoir pleuré ainsi? Maintenant que je ne suis plus un enfant, j'y repense et l'air agressif qu'avait mère ce soir-là me donne à croire qu'elle soupçonnait Hâla quant à la disparition de sa bille, laquelle, étant plus jolie que celle de son amie, avait provoqué la jalousie de cette dernière. En tête-à-tête dans une autre pièce, Hâla avait confessé à mère qu'elle avait fait disparaître sa bille et cette confession, ajoutée au remous d'autres souvenirs d'enfance, avait suffi à atténdrir les deux bonnes vieilles.

Hâla s'attendrissait pour moins et se courrouçait pour moins. Mais nous lui reprochions, Fêhim et moi (en secret et tout à fait entre nous), de ne pas savoir insulter. Gamins de quinze ans, nous mettions à profit nos congés pour courir les rues de Kadi-Keuy, observer tout, écouter tout, nous amuser de tout. Nous savions, pour les avoir entendues dans le port entre les portefaix et les marchands ambulants, des salves d'insultes et d'injures qui pourraient être transcrites par lignes et par strophes. Hâla, elle, quand elle était fâchée, ne savait que dire « kalpsiz » (sans cœur) ou, au plus fort, « mos-coff » (russe).

Sa colère envers nous était vite dissipée, surtout quand nous lui demandions quelque chose pour la lui faire oublier.

Mais il fallait aussi ajouter une épithète doucerette à son adresse :

— Hâla, mon agneau, je n'ai plus de mouchoir, tu n'en aurais pas deux ou trois de plus?

Elle s'adouçissait immédiatement, croyant sans doute qu'elle avait assez grondé :

— Je sors la semaine prochaine, je t'en achèterai.

— Merci, Hâla.

Le truc était sûr, cent pour cent, nous en abusions peut-être, mais cela nous faisait aimer Hâla davantage.

Pendant mes congés scolaires, j'allais souvent chez les Ahmed Bey. Féhim avait une très jolie sœur, plus grande que lui, mais elle ne m'intéressait pas, parce qu'elle me mettait sur le même pied que son frère et agissait avec nous comme avec des enfants. Du reste, je ne me souviens pas de m'être intéressé à d'autres jeunes filles. Méliha est maintenant mariée et mère de grands enfants dont j'ignore le nombre. Je ne l'ai pas revue depuis son mariage. Son mari, un ours de turc, de la vieille école, avait alors jugé qu'il était indécent que je la voie et avait soumis sa femme aux règles musulmanes, celles de paraître devant un tel et ne pas paraître devant un tel, selon sa volonté à lui.

Il avait peut-être raison, parce que l'année qui a suivi leur mariage, j'étais déjà bien grand et je regardais les femmes avec un certain intérêt. Cela commença chez le Dr Vahid. Ma famille fréquentait aussi celle du Dr Vahid qui était amie des Ahmed Bey et qui, comme ces derniers, échangeait des visites avec nous. La fille du Dr Vahid, Bessimé, poursuivait ses études dans une école française et dans les trois familles, elle et moi, avions la distinction de parler français. Féhim, le fils d'Ahmed Bey, fréquentait une école turque. Les études de ce pauvre garçon ont du reste été interrompues par son service militaire, pendant la Grande Guerre. Il s'est ensuite adonné à l'alcool et aux femmes. A présent, il est fonctionnaire dans une administration gouvernementale à Ankara, je crois.

Un soir que nous étions, les Ahmed Bey, mère et moi, chez les Vahid et que je me tenais dans un coin à feuilleter un album avec Féhim, je sentis le regard de Bessimé peser sur moi. Je levai les yeux et mon regard rencontra celui de la jeune fille. Elle rougit jusqu'aux oreilles et fit mine de se mêler à la conversation des grands mais sa voix n'était pas la

même et avait comme quelque chose qui l'étreignait. Elle ne me regardait plus, mais de temps à autre, elle tournait la tête vers la fenêtre à côté de nous, dont les rideaux étaient ouverts. Alors je pouvais voir le reflet de son visage brun dans la vitre. Pour la première fois, je remarquai ses yeux très grands et d'un gris très clair. Ses joues étaient rosées et sa bouche fraîche. Elle était coiffée à l'européenne avec des boucles et des frises, et non platement comme Méliha.

Les photographies de l'album m'intéressaient moins. Bientôt mère dit que nous devons partir. Une voiture à cheval, semblable à celle qu'on nous montrait au cinéma, dans le *Far West*, nous conduisit chez nous, à trois kilomètres de là, sur la baie de Kalamiche. Je ne dis pas un seul mot, le long de la route, mais avant de m'endormir, je questionnai mère :

— Pourquoi, mère, Bessimé va-t-elle à une école française et pas à une école turque comme Méliha ?

Mère qui ne soupçonnait rien m'expliqua :

— Son père, le Dr Vahid, a fait des études à l'européenne, comme ton pauvre père ; alors il préfère que sa fille suive ses études en français pour être plus libre plus tard, dans la vie.

— On est plus libre quand on suit ses études en français, maman ?

En disant « plus libre », j'avais mon arrière-pensée quant à Bessimé, mais ma mère ne s'en était pas aperçue et considérait la chose au point de vue général.

— Mon petit, l'européanisme pénètre chez nous, de plus en plus. Nos hommes le comprennent et aiment mieux y adapter leurs enfants avant d'être pris au dépourvu. Un enfant élevé à l'ancienne manière orientale comprendrait moins les circonstances qui l'attendent et saurait moins se défendre contre elles. « Il faut connaître les vents pour savoir en user », disait ton grand-père ! Cela n'empêche que ni toi, ni Bessimé, ne devez perdre vos bonnes qualités de musulmans. Il ne faut pas singer les Européens, mais apprendre ce qu'ils

font et comment ils font, et alors parer à ce qu'ils voudront faire chez nous de nuisible. Voilà comment on est plus libre en recevant une instruction européenne.

Tout cela ne m'intéressait alors que peu. Profitant de la disposition d'expansion de mère, je hasardai encore une question :

— Pourquoi, maman. Hâla t'avait appelée hors du salon, l'autre soir ?

— Va te mettre au lit, fit mère pour toute réponse.

J'obéis, mais ma nuit fut hantée par les yeux de Bessimé, très grands et très gris. Le lendemain matin, j'oubliai d'ouvrir la cage aux poules et mère dut me le rappeler.

J'avais désormais hâte, soit de voir les Vahid chez nous, soit de voir ma mère aller leur rendre visite et l'y accompagner, soit d'aller chez les Ahmed Bey, dans l'espoir de rencontrer Bessimé.

LA TIRELIRE.

Ma tirelire contenait un peu plus de trois livres, argent amassé à grand'peine parce que j'avais mes dépenses de chocolat et mes autres frais, mais surtout mes dépenses de chocolat. J'aimais le chocolat au point d'avoir demandé une fois à mère s'il y avait du chocolat au paradis, s'il était importé de la Suisse et s'il était aussi frais que celui que nous vendait Youanni, au magasin du débarcadère. Et je m'étais fait traiter de mécréant et d'affamé.

En réalité, j'avais deux tirelires dont l'une était destinée aux économies pour l'achat de chocolat. C'était une simple boîte à clef que j'ouvrais chaque dimanche matin pour me diriger ensuite seul ou en compagnie de Fëhim vers le marchand du débarcadère, un bon vieux grec dont le visage rattaché contrastait avec la surface lisse des bonnes tablettes brun clair. Son magasin était à même le débarcadère, perché sur

les pilotis qui soutenaient alors le plancher du passage au bateau. Il était ainsi exposé aux vents et le vieux marchand s'en ressentait, surtout en automne et en hiver. Lorsqu'il était malade, le magasin restait fermé, et cela m'ennuyait. On conçoit que l'une de mes inquiétudes d'alors était la santé de Youanni que je souhaitais toujours bonne. Notre maison était sur une hauteur qui dominait la mer et quand, par les nuits d'automne, le dur vent de l'Est soufflait sur la Marmara et soulevait ses vagues, je me blottissais dans mes couvertures, mais ma pensée avait eu le temps, entre deux sommeils, de faire au moins trois fois la ronde entre mon argent de la boîte et le magasin du débarcadère. Mes rêves se couvraient de brume lorsque j'imaginai que, le dimanche, le vieux Youanni pourrait être malade et que de laides planches de bois masqueraient la plus belle vitrine de Kadikeuy, où étaient rangées des tablettes de chocolat de toutes les grandeurs. Il y en avait de si grosses, que pour les tenir, il fallait bien écarter le pouce de l'index. Il y en avait aux amandes, aux noisettes et au miel croquant, et il y en avait à tout cela ensemble. Mais je préférerais celles au lait. Elles étaient divisées en cubes qu'on pouvait sucer sans mâcher d'inutiles produits qui abondaient à la maison. Encore est-il que ces cubes-là étaient très solubles dans la bouche et que, de retour du débarcadère, je ne m'en accordais qu'un seul tous les quatre réverbères pour faire durer le plaisir. En ce temps-là, Kadikeuy n'était pas encore éclairé à l'électricité et il devait y avoir, par la route droite, entre le débarcadère et le poste de police, une affaire de cent soixante réverbères correspondant à une plaque de quarante cubes. . .

La seconde tirelire était la tirelire sérieuse qui ne devait s'ouvrir qu'une fois pleine. L'argent qu'elle contenait était destiné à l'achat d'une arme de chasse que j'avais marquée d'une croix rouge sur le catalogue et entourée d'un cercle pour la séparer des autres fusils qui n'étaient pas à la portée

de mes moyens. La crosse devait être commandée à la mesure de mon bras plié pour le tir. Là-bas, derrière la colline de Kaïche Dagħ dont je voyais le sommet de ma fenêtre, il y avait des cailles à la bonne saison. Et plus tard, en hiver, je pourrai aller avec les grands, à la chasse au sanglier nain dont la trace des pattes était visible dans la neige. On pourra abattre des arbres pour se chauffer la nuit près de la cheminée où l'on cuira des châtaignes en se racontant des histoires. Et je dirai un jour une histoire comme les grands. . .

La tirelire était grosse. Par la fente étroite du couvercle étamé, mes meilleures piastrettes y tombaient chaque jour en faisant de moins en moins de bruit, parce que le contenu haussait. Déjà, au fond d'une armoire, attendaient des cartouches de tous les calibres que j'avais achetées en prévision du fusil et aussi avec l'idée de m'encourager à l'économie.

Mais comme un voleur qui se vole, j'ai brisé un soir le couvercle de la tirelire rouge pour acheter avec l'argent un appareil photographique. Parce que Bessimé faisait de la photographie et que je voulais m'approcher d'elle.

BESSIMÉ.

Je n'ai jamais su pourquoi Bessimé aimait parler à haute voix. Était-ce pour déconcerter ses interlocuteurs? Imitait-elle les façons d'une personne qui lui plaisait? Elle avait en tout cas une voix qu'on aime entendre et il suffisait d'un appel de sa mère, pour qu'elle articulât purement, comme en une déclamation :

— Oui, je viens.

Ou bien.

— Dans un instant.

Ses mots, en turc ou en français, étaient toujours choisis et je jugeais qu'elle savait les mettre en valeur par son intonation.

Comme la bonne m'annonçait, je l'entendis me crier :

— Vous voilà, montons de suite, là-haut tout est prêt pour le développement.

Cela me faisait plaisir de l'entendre me voussoyer. Jusque-là, seuls mes professeurs le faisaient et je savais que ce n'était pas par considération mais pour m'apprendre à être poli et en faire autant avec les autres.

Bessimé me voussoyait :

— Suivez-moi, j'ai tout apprêté.

Puis elle lança à sa maman qui était occupée à un ouvrage :

— Nous allons dans la chambre noire.

Je crois que depuis mon arrivée, je n'avais pas dit un seul mot, sauf le bonjour nécessaire, prononcé avec une hypocrisie que je ne me connaissais pas.

Pendant que je montais les escaliers, je pensais que ma ruse avait porté et je me formais même une bonne opinion de mon instinct qui m'avait poussé à acheter l'appareil photographique. Il est vrai que je regrettais le fusil et les cailles, et que j'avais dû abandonner honteusement pour quelque temps la perspective des sangliers et des histoires entre amis dans l'odeur des châtaignes ; mais j'allais être pour une bonne demi-heure en tête-à-tête avec Bessimé dont les yeux étaient grands et gris et les cheveux coiffés à l'européenne.

Ce qu'elle appelait la chambre noire n'était qu'un large placard dans une pièce du premier étage. Sur un rayon au bout duquel brûlait une lanterne rouge, étaient rangées les cuvettes à développement, et dans un coin, sur le plancher recouvert de zinc, un seau était posé pour recevoir, je crois, les déchets de papier et l'eau utilisée.

Je fus touché de voir que la lanterne rouge était déjà allumée. J'en conclus que Bessimé m'attendait et qu'elle était même en hâte d'être avec moi. Comme dirait Tagore ou Ghandi, je sentis souffler en moi la suffisance d'un Don Juan qui datait d'une vie antérieure.

Pourtant, Dieu est témoin du trac qui m'envahit à l'entrée de ce placard. Ce fut pour moi comme l'entrée d'un gladiateur novice dans une arène, à la rencontre de tigres féroces. Ému jusqu'à la moelle par l'approche de la jeune fille, les émanations de l'hyposulfite de soude et de l'huile brûlée de la lanterne, je regardais, muet, les films noircir dans les cuvettes et les contours des négatifs s'accroître comme des destins qui se précisent.

De temps à autre, Bessimé retirait un film pour contrôler le degré de sa révélation à la lueur de la lanterne. Ses yeux où se reflétait la lumière rouge me rappelaient, je ne sais pourquoi, une jolie boutique de primeurs du Caire par un soir de Ramadan. Elle me mettait au courant des phases de l'évolution de l'image. Elle me parlait doucement en surveillant les cuvettes et sa voix, d'habitude haute, était si retenue qu'il me semblait que nous étions en une intime confiance. Je fixais aussi les cuvettes et les images, mais je mettais timidement à profit l'occupation de Bessimé pour mieux la regarder. Jamais je n'avais vu de cils aussi longs et si bien arqués. J'en oubliai le fusil et les cailles et même les sangliers et les châtaignes. Tant pis aussi pour le chocolat ! Avec l'argent de la petite tirelire, j'achèterai encore des films. Pourtant un bon morceau de chocolat aurait été le bienvenu dans ce moment où j'avais la bouche sèche.

Nous étions côte à côte en face de la lanterne, en train d'examiner un négatif. La jambe de Bessimé me frôla incidemment et je reculai contre le mur. Mon pied frappa le seau vide qui se renversa en faisant un bruit énorme.

Le doux cauchemar de la chambre noire ne se termina que lorsque la porte s'ouvrit et que je vis la lumière du jour.

Je partis après avoir remercié Bessimé et baisé la main de sa mère. J'avais laissé mes films sécher là-haut, mais j'emportais sur mon genou le frisson produit par le contact involontaire de Bessimé : une sensation de chair ferme à travers une étoffe.

J'ai longtemps gardé cette sensation le long de ma jeunesse, aussi tiède que sur le moment même où j'ai renversé le seau du placard. Elle est souvent revenue troubler mes sommeils au cours de rêves inachevés ; elle m'a suivi sournoisement pendant mes promenades solitaires au soleil, me rappelant Bessimé avec une violence qui accélérât le cours de mon adolescence. Elle s'est révélée impérativement un soir d'hiver de la même année, où je fus poussé par un contretemps dans une aventure qui n'était pas une aventure.

JULIA.

« Saadi dit à la rose... La rose dit à Saadi...
Mais il y a des moments où Saadi doit se
taire et laisser la rose s'épanouir ».

En Angleterre, pour empêcher qu'un tel acte soit commis, il suffit de laisser entendre qu'on n'est pas *gentleman* si on se laisse aller à commettre cet acte. Le mot *gentleman* est la clef de voûte de toute la bonne politesse et de la réserve anglaises.

Chez les Turcs, le mot *âip* joue le même rôle. C'est le talisman de leur droiture, le *sésame ouvre-toi* de l'éducation du pauvre et du riche. C'est un mot d'origine arabe *aïb* qui veut dire *mal* ou *défaut*. En turc, il signifie *pas convenable*. Quand on dit *âip*, cela correspond en français à *cela ne se fait pas* ou *cela ne devrait pas se faire* ou *c'est mal de faire cela, c'est mal d'avoir fait cela, ce n'est pas convenable* ou *ç'a n'a pas été convenable de faire cela*. C'est un substantif qui est aussi un adjectif. On a donc voulu qu'il soit invariable. Il s'applique au présent, au passé et au futur. On peut y joindre un verbe si l'on veut, mais on ne se donne pas la peine de le faire, parce que le mot seul suffit.

Et je vous assure qu'il suffit.

Aïp, avaient dit nos grands, quand ils ont su que Bessimé m'apprenait la photographie et que nous devions, pour cela, nous enfermer dans un placard obscur. Nos agréables tête-à-tête baignés de lumière rouge et d'émanations d'hypo-sulfite de soude et d'huile brûlée avaient ainsi cessé comme sous le coup de la baguette d'une méchante fée.

Je ne revis Bessimé que dans la compagnie des autres. Mais en présence de tous les yeux, ses yeux étaient plus timides et à l'ouïe des autres oreilles, sa voix redevenait haute et lointaine.

Je m'ennuyais.

La compagnie de Féhim était amusante, mais elle ne me suffisait plus. Du reste, les classes avaient repris ; son jour de congé était le vendredi et le mien, le dimanche. Nous ne pouvions nous voir que rarement.

Je faisais de longues promenades et j'emportais mon appareil dans l'espoir de réussir de jolies photos pour les montrer à Bessimé.

C'est au cours de ces promenades que j'ai fait connaissance avec la nature et que j'ai appris à l'aimer. Elle m'accordait, sinon une consolation totale, du moins une paix qui calmait un peu le désir imprécis qui m'énervait. J'ai ainsi découvert des collines, des plaines et des sous-bois, qui avaient chacun son murmure et ses secrets. J'ai découvert des rivages d'où la mer et la rive d'en face apparaissaient, selon l'heure et le temps, comme peintes au pastel, à l'aquarelle ou au lavis.

C'est en regardant un jour, du haut d'une falaise, la mer en furie et les vagues hautes battre avec fracas les rochers, que j'ai acquis le goût de la force et de la domination, ce goût qui me fit aimer d'abord le sport, puis l'étude et la politique, à la recherche de la puissance. J'ai, par la suite, dû apprendre que la puissance était une chose inconcevable et inaccessible pour ce fait que chez les individus comme chez les peuples, elle est pareille à un bloc de pâte dont le seul côté solide est

celui exposé au soleil du désir et de l'enthousiasme. Le reste est sous l'effet de l'ombre, fragile et vulnérable.

Nos entrevues avec Bessimé se distançaient, mais elles étaient de plus en plus agréables. Nos conversations dépassaient souvent les formats des clichés et les couleurs des albums pour rouler sur nos deux personnes.

Un autre « aïp », ajouté au départ précipité de ma mère pour l'Égypte où elle était appelée pour quelques affaires, vint mettre fin à nos rares plaisirs et aux rechignements des grands : j'ai été inscrit à ma même école comme élève interne.

Ma mère avait convenu avec une famille grecque, qui tenait une sorte de pension non loin de l'école, de me louer une chambre lors de mes congés. C'était toujours la même chambre large et douillette qu'on me réservait. Elle était au rez-de-chaussée et donnait sur la rue. Je pouvais héler les marchands ambulants de ma fenêtre et acheter du maïs, des châtaignes ou des gaufres sans me déranger jusqu'à la porte. En hiver, on m'allumait la nuit un bon poêle en faïence verte qui faisait face à mon lit.

Or, la nièce de madame Couroullis était toujours chargée de préparer le feu et elle aimait ce travail, parce qu'elle n'avait pas de poêle dans sa chambre et que, trois nuits sur quatre, elle pouvait rester seule au chaud jusqu'à mon retour du cinéma.

Un soir de décembre, au cours du congé du Nouvel An, j'avais prévenu que j'irais au cinéma. Arrivé au guichet, on m'apprit que la dynamo de l'établissement était en réparation et que la projection n'aurait pas lieu. Je m'en retournai sur les neuf heures, me déshabillai sans allumer ma lampe et me mis au lit.

On devait ne pas s'être aperçu de mon retour parce que, un moment plus tard, la jeune Julia entra avec un seau plein de bois et, sans se donner la peine d'allumer la lampe à pétrole s'agenouilla devant le poêle qu'elle se mit à garnir. Elle

n'avait pas remarqué ma présence et chantonait tout en travaillant.

Le feu s'était mis à flamber et j'entendais aussi le ronflement du tuyau du poêle. Quand elle s'assura que le feu avait bien pris, Julia s'en alla. Mais elle revint bientôt, cette fois habillée d'un léger kimono qui moulait étroitement ses formes.

Elle s'assit sur le tapis, remit du bois au poêle dont elle laissa la bouche ouverte. La flamme éclairait son visage et les couleurs vives de son kimono. Mais bientôt elle se débarrassa de ce vêtement et je la vis à demi-nue dans une combinaison noire et courte. Malgré la tiédeur qui régnait maintenant dans la chambre, je m'abstins de rejeter mes couvertures, dans la crainte d'attirer l'attention de Julia et de détruire l'intime vision qu'elle m'accordait.

Au bout d'un moment, Julia se défit aussi de sa combinaison et, avec la nonchalance d'une Aphrodite épuisée, s'étendit nue sur le tapis beige, un bras tendu le long de son corps, l'autre plié sous sa tête. De mon coin, ému et respirant à peine, je contemplai les lignes pures de ce jeune corps au repos, depuis les pieds, jusqu'aux seins saillants, au cou légèrement plié et aux épaules arrondies. Les genoux menus mariaient sans discorde les jambes aux cuisses et la ligne de celles-ci se relevait harmonieusement, s'amplifiait et s'abaissait à l'attache supérieure pour joindre le bassin. Du jarret, un tendon partait, à peine perceptible, pour s'effacer au haut du mollet replié. Sur l'ensemble, le feu jetait une lumière rosâtre qui se ravivait et s'assombrissait tour à tour, faisait tour à tour ressortir la beauté du ventre, des jambes, des épaules, des seins ou des bras.

Je devinais la tiédeur qui enveloppait ce corps et j'en étais involontairement pénétré.

A mon propre genou, j'eus soudain la sensation brûlante de la chair de Bessimé, celle qui m'avait tant suivi. Et mon désir, ce soir, se précisa.

Julia s'est en allée, convaincue qu'elle avait livré dans le secret son joli corps aux reflets et à la chaleur du feu.

Je dormis tard et me réveillai tard, en proie à une fiction qui me poursuivra comme la sensation procurée par le contact de Bessimé. Tout homme se plaît à deviner le corps de la femme qu'il désire. Pour ma part, je devinerai le corps que j'aime, nu, confiant, tiède et éclairé de lueurs rosées et mouvantes.

LE COLLÈGE.

Féhim est venu me voir, mais à présent, il m'intéresse moins.

Pourquoi cet orgueil avec lequel j'accueille ce garçon qui fut toujours si franc avec moi ? Est-ce que la connaissance de la femme diminue l'amitié de l'homme pour l'homme ?

Je ne lui ai rien dit, ni de Julia, ni de Bessimé. Mes maigres souvenirs que je garde jalousement me font croire que j'ai déjà un passé long et chargé.

L'hiver était venu soudain avec les derniers jours de décembre. La neige s'était mise à tomber, recouvrant la terre et les choses d'un drap blanc, mais mensonger. Je dus passer les derniers jours de mon congé enfermé dans ma chambre, près du poêle, à l'endroit où Julia m'avait apparu dans sa belle nudité.

Je suis retourné au collège. Un esprit de persévérance me domine et je m'applique dévotement à mes leçons comme à ma culture physique. On nous réveille à l'aube et le soir, avant huit heures, nous rejoignons le dortoir. Toutes mes heures sont pleines et régies par une discipline à laquelle je me conforme avec bonheur.

Chaque jour vient ajouter du savoir à mon savoir et de la force à ma force.

J'exécute ma gymnastique avec la même application que pour ma géographie, mon histoire et mes théorèmes.

Je saute à la perche et grimpe à la corde ; je fais de la barre fixe, je cours, je lance le javelot et le disque avec une maîtrise qui me fait estimer par mes professeurs et mes camarades.

Souvent, dans mes livres, je fouille avec curiosité plus loin que la marque qui indique la fin de la leçon.

Un désir d'être développe sans cesse ma volonté en énergie et mon énergie en volonté. Il me semble que quelque chose m'est dû, que je dois obtenir par l'effort et que ce que je veux me sera donné si je me perfectionne.

Je pense souvent à Bessimé et je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir le corps de Julia. Mais pourquoi ramené-je toujours les formes de Julia à la volupté de Bessimé ?

S'il existait des livres où l'on apprend les vrais secrets des âmes, j'aurais aimé les lire. Mais ces secrets-là, je les lisais un peu dans moi-même. Concrets dans leur ensemble, ils restaient abstraits et épars dans leurs détails, selon l'ambiance de l'heure et la disposition du corps.

Mon jeune cerveau déterminait que pour connaître l'humanité, il faut l'observer et la comprendre ; que chaque homme était un secret à part et que les âmes humaines étaient plus ou moins le jouet des climats, des sens et d'autres facteurs extérieurs avec lesquels le corps était, avait été ou tendait à être en rapport. Elles sont donc variées et instables.

Je n'avais guère le loisir d'approfondir mes réflexions et je leur réservais le court moment qui précède mes sommeils. Le dortoir était large et froid et il faisait bon rêvasser en chauffant ses draps. Mais dès l'aube, il fallait travailler.

Et je travaillais.

Le printemps suivant me trouva d'un an plus grand et plus résolu.

Je souhaitais que Bessimé vînt lors des distributions des prix à la fin de l'année scolaire et aussi le jour du concours de gymnastique, pour être témoin de mes succès.

Elle est venue et m'a regardé emporter ma pile de jolis livres de prix. Je l'ai vue sur la banquette de l'estrade, en robe et turban de couleurs blanche et noire qui lui seyaient. C'est curieux comme l'éducation européenne de cette fille a influencé son goût. Elle est gracieuse dans toutes ses robes et dans toutes ses attitudes.

J'étais le second de ma classe mais j'étais le premier de ma catégorie dans les sports.

Elle est revenue et je l'ai vue froisser nerveusement une rose dans sa main au moment où le total des points était déclaré en ma faveur.

Ah ! La bonne minute où il me semblait que toutes les performances sont possibles ! Le vrai tremplin d'où je prenais mes élans n'était ni le cerveau, ni les muscles, ni la planche élastique du sautoir, mais cette sève que rien ne vaut, qui montait, ardente, dans mes veines, sous la poussée du désir de réussir pour atteindre et mériter.

LES LAZES.

*« Ils étaient braves, hommes
et bêtes, et je les aimais. »*

Ma mère devait revenir pour l'été. En attendant, j'étais seul et libre. J'en profitais pour courir la campagne et répéter mes visites aux rades de Kourbali et de Moda.

A force de courir les rues, j'appris comment les portefaix kurdes plaisaient et s'insultent et comment les marins lazes parlent, chantent et dansent. Du reste, pour voir danser ces

derniers, je n'avais pas besoin de me déranger. Ils venaient souvent la nuit, sur la place, devant le café :

<i>Ah ! Mini Mini</i>	Ah ! Ma toute
<i>dé</i>	Mignonne
<i>Guittanim</i>	ma
<i>Guittanim</i>	Mignonne
<i>da</i>	Mignonne,
<i>Guittanim</i>	
<i>Bitchaghimi</i>	Je vendrai
<i>Satarim</i>	mon couteau
<i>da</i>	pour
<i>Allir seni</i>	Te prendre
<i>Katcharim</i>	Et m'enfuir

Ils formaient un cercle sur la place, autour d'un grand feu de bois, se tenaient les mains en laissant, chacun, pendre un mouchoir de couleur. Et sautillaient, sautillaient . . .

Au milieu du cercle, près du feu, se tenait le violoniste qui saccadait sans cesse le même refrain, pendant que les danseurs chantaient :

Bitchaghimi
Satarim
da,
Allir seni
Katcharim . . .

De nouveaux lazès attirés par la musique arrivaient avec des fagots de bois et agrandissaient le feu, le cercle et le vacarme, en se joignant aux danseurs.

La flamme éclairait les hommes et faisait danser leurs ombres derrière eux, sur le terrain. Sa rougeur se reflétait dans la transpiration des visages.

Frénétiquement, le violon répétait le refrain. Mais les paroles de la chanson traitaient tout à coup des sujets tristes, évoquant le village natal et la maison paternelle avec une attendrissante simplicité :

<i>Kar yaghar</i>	La neige tombe
<i>Patir, patir,</i>	Par flocons
<i>Keuyumuzin Baghina</i>	Sur le verger de notre village
<i>Keuyumuzin Baghina</i>	Sur le verger de notre village
<i>Sen sebeb,</i>	C'est toi la cause
<i>Annam, Ah!</i>	O ma mère.
<i>Sen sebeb</i>	Toi la cause
<i>Oldoun bouna;</i>	De cela ;
<i>Attin béni</i>	Tu m'as jeté
<i>Ouzagha</i>	En deçà,
<i>da</i>	Oui
<i>Attin béni</i>	Tu m'as jeté
<i>Ouzagha</i>	En deçà.

Les pas sont aussi frénétiques que les appels du violon. Mais est-ce la chaleur du feu, l'odeur de la fumée ou bien le charme de l'évocation qui agit ? Les mains des concitoyens se sont-elles trop serrées à la nostalgie du pays, lors de l'allusion faite par la chanson au verger du village, à la mère et à l'*en deçà* ? Soudain, un homme, deux, trois — et souvent des plus jeunes — se détachent du groupe. Chacun essuie de son mouchoir la sueur de son visage mais le mouchoir monte discrètement vers les yeux où ont perlé de grosses larmes de mâle.

D'autres hommes abandonnent à leur tour la danse, s'éloignent lentement et se perdent dans l'obscurité.

Et c'est presque toujours ainsi, tristement, que se termine la danse des lazès, image de la vie qui attire, charme, exalte, éclaire, échauffe, attriste et exténue.

Après leur départ, le feu qu'ils ont pris soin de piétiner, fume un peu et s'éteint.

(à suivre.)

HASSAN MAZHAR.

DANAÉ.

Ἔτλα καὶ Δανάας οὐράνιον Φῶς
ἀλλάξει δέμας ἐν χαλκοδέτοις
αὐλαῖς . . .

SOPHOCLE, *Antigone*.

A Monsieur PIERRE JOUGUET,

Hommage de fidèle et respectueuse
affection au Maître dont je serai
toujours fier d'avoir été l'élève.

Danaé, fille d'Acrisios, roi d'Argolide, et d'Eurydice, fut enfermée dans une tour d'airain par son père à qui l'oracle avait prédit qu'il serait tué par l'enfant de sa fille. Zeus, étant épris de la jeune et belle captive, vint à elle sous la forme d'une pluie d'or ; c'est ainsi que naquit le héros Persée. Acrisios voulut le faire périr en l'exposant aux flots de la mer Égée ainsi que sa mère ; mais, le coffre qui les contenait ayant été recueilli sur les côtes de l'île de Sérîphe, ils furent sauvés tous deux. Le roi de cette île, Polydecte, accueillit les naufragés : il devait plus tard épouser Danaé. Là s'arrête la triste et délicieuse légende.

La mélancolique prisonnière inspira au Titien quelques-unes de ses plus pures études. C'est en admirant l'une d'elles, venue du Prado à Genève, en 1939, que naquit l'idée de ce poème.

I

Allegro moderato.

OURANOS parle :

*Souple, et belle, et languide, ô triste Danaé,
Si pour te libérer, il faut l'or en pluie
Qui s'oppose à l'airain, la tour où j'appuie
Tremble à l'air étonné ;*

*Mais que le vain désir de voir une tourmente,
Et mes nuages fous avec leurs profondeurs
Chavirant dans l'espace immense de nos cœurs
Ne te grise, démente !*

*Tu sais trop le souci des firmaments vieux,
Et que leurs cheveux blancs sont mes nuées épaisses,
Et leurs écroulements, mes infinies tendresses,
Mes pleurs silencieux,*

*Pour vouloir le déluge aimable de mon aide ;
Tu sais trop de quel poids ils obsèdent le jour,
Et si tu ne sais pas encore à quel amour
Est livré ce qui cède,*

*Est livré ce qui ploie, et tout ce qui s'étend,
Je te laisse à penser si la terre est étreinte,
Et comme ils ont le souffle embarrassé, par crainte
Qu'ils n'étouffent le temps.*

*Épargne-toi le prix de leur ardeur sénile.
Absente, vis de loin leur excitation :
Moi qui te veille, hélas ! je fais attention
D'aimer ton campanile.*

*De toute tentative écartant tout essai,
Je veux ranger l'éclair à côté de la foudre,
Et l'orage, et la pluie, et la grêle, et la poudre
De mon azur lassé.*

*N'espère pas non plus dans la morne séquence
Des jours avec les nuits, pour créer un motif :
Leur mouvement n'est pas beaucoup plus successif,
Ni moindre, leur fréquence*

*Que le pas de ton cœur martelant les étés,
Lorsque dans ton regard va ma piste marine ;
Martelant les hivers, quand tu passes, chagrine,
Sur leurs éternités . . .*

*Enfin ne compte pas sur les douces aurores :
Tu comprendras un jour tout leur sang épandu ;
Ni sur l'aube : à quel mal son teint livide est dû,
Je veux que tu l'ignore.*

*Tu rêves doucement à d'absentes lueurs,
En l'inutile flot des heures dispensées,
Et les tempes d'ivoire éprises de pensées
Se paient de tes sueurs.*

*Quoi ! Tu pleures déjà, Danaé solitaire ?
Immobile songeuse aux doigts entrecroisés,
Sur tes pudiques mains de gestes non osés,
Larmes de quel mystère.*

*Sourdant des profondeurs de tes mouvants replis,
Elles mouillent ta chair blonde et chaude, et il semble
Que tu les bercerais dans ton beau bras qui tremble
Comme un chaste roulis !*

*Et parmi la beauté de ta jeune souffrance,
Je ne m'en irai pas superbe et dédaigneux,
Et j'appesantirai seulement mes recreux
Pour accueillir ta transe.*

*Je ferai dévaler mes ciels aux abois,
Et ma céleste voûte et leurs midis farouches,
Et mes couchants meurtris écarquillant leurs bouches
Et me jetant leurs voix ;*

*Ce que tu vas souffrir, ce que tu vas connaître
N'est plus déjà l'élan d'un cœur audacieux,
N'est déjà plus le filtre au travers des yeux,
Déjà tu ne peux naître.*

*Ta pureté t'enivre ; au moins écoute-la !
Mais je sens sous mon corps ta prison qui chancelle :
Captive, élance-toi ! Ne t'attends sur celle
Qui désormais n'est là.*

*Ayant dit, Ouranos pâlit et puis expire
Et tout craque soudain de son trop vaste empire . . .*

II

Adagio sostenuto.

DANAË parle :

*— Et je suis Danaé, Danaé belle et triste,
Avec le flot croulant de mes cheveux vernis.
Quelle angoisse m'aborde, aux cordages unis,
Quels traits de la baliste*

*Atteignent mon front grave où songe le repos ?
Heurtent de quels aspects l'immobile sillage
De mon corps étendu, couleur de coquillage,
Étendu sur des peaux ?*

*Je les ai tant appris, ces gestes, que je n'ose
Aujourd'hui plus tenter leur multiple pouvoir ;
Car je forme avec eux le silence du soir
Et leur apothéose !*

*Je t'écoulerai donc, vie amère, et la mort
Ne guette désormais que cette jeune fille :
Ainsi quand à la vague on dispense la quille,
Incisive, elle y mord.*

*Mais moi, d'Acrisios issue, infortunée,
Ni le rouet n'est là pour filer les instants,
Ni le lin ne s'enroule aux quenouilles du temps
Et de ma destinée !*

*Non, je n'ai pas de frère à l'arc épanoui,
Et je n'ai pas de sœur aux boucles violettes :
Je suis tant seule et triste, et, n'est-ce pas, vous l'êtes,
Mes bras pesant l'ennui ?*

*Les rivages d'Argos me sont chose inconnue,
Que la nef s'y blottisse ou déserte le roc.
La campagne argienne où pénètre le soc,
Je ne l'ai jamais vue.*

*Hélas ! Car si mes pleurs épandaient leurs parfums,
Il ne serait personne à s'en griser, personne ;
La mer aussi sanglote, et qui jamais soupçonne
Le goût de ses embruns ?*

*Le ciel seul est calme en sa sollicitude :
Lui seul se peut pencher, puisqu'il est le plus haut ;
Il sourirait à moi de son plus pur halo,
S'il sait ma lassitude.*

*Que sur ma couche molle allongée à demi,
Fermé-je au moins les yeux ! Le soleil m'importune
De ses mille trous d'or ; et dans cette infortune,
Il est mon ennemi.*

*Rêvons, mon âme. Eh quoi ? d'où vient que tu penches,
Fleur dont le prix m'est cher et qu'enchâsse mon corps ?
Il est faible à souhait. Vers quels divins essors
Aspirent mes mains blanches,*

*Vers quel dieu d'amour, couronné de rameaux,
A la lèvre luisante et qui rit de ma foi ?
Dites, heures de crainte, instants de mon effroi,
Quels vont être mes maux ?*

*J'ai peur tout pauvrement. Je ne suis pas heureuse.
Fatigue de ma tresse . . . et pour la soutenir,
Ma tête est si brûlante au feu du souvenir,
Ma tête est si peureuse.*

*On ne m'a point appris de voir entre les murs.
A quoi sert d'évoquer la prudente Eurydice ?
Oh ! Faites que sur moi, la nuit s'appesantisse,
Vous, mes seuls amis sûrs,*

*Vous que le vent emporte et qui ne comptez guère
Que lorsqu'on va mourir, qu'à l'heure d'abandon,
Vous qui m'avez aimée, amis, approchez donc,
Mes oublis de naguère !*

III

Presto agitato.

C'est ZÉUS qui parle :

— Tu jettes vainement au fond des mers ta sonde,
 Scrutant les profondeurs des abîmes géants ;
 Car si tu ne sais pas les sombres océans,
 Je sais les destinées et les chemins du monde !

Tu ris de ma science : elle se rit de toi.
 Qu'ai-je à faire, en effet, de ta souffrante face ?
 Je n'ai point inspiré ce que la brise efface,
 Et je n'ai pas bâti pour que croule le toit.

Si le fleuve de l'âge en écumant s'écoule,
 Je n'en veux pour témoins attentifs et soumis
 Que le vacarme né des insanes roulis,
 Et la belle grandeur de l'insistante houle.

De par moi médités, c'est mon unique orgueil :
 Actes de ma puissance, ils sont ma créature ;
 Plus que le forcené, j'insulte à la nature,
 Et tu ne seras pas sur ma route un écueil !

Tout au plus un remords, ma compagne anodine.
 Dans mes doigts tu seras le sensible jouet
 D'un moment, ce navire humblement échoué
 Et que rejette au flot la montagne marine.

Le taureau s'est lassé d'être sentimental ;
 Le cygne a replié ses ailes trop furtives,
 L'aigle ne peut tenter de semblables captives,
 Danaé, ma complice au front oriental.

*Tu ne me comprends pas, pauvre amie incertaine,
Quoique lasse déjà ; (tes cheveux sur ton cou
Te sont un doux supplice.) Oh ! Réponds-moi : jusqu'ou
Me seras-tu si chère et pourtant si lointaine?*

*Car, Danaé, je t'aime, et mon ardent amour
N'est que cette pudeur où tu te réfugies,
N'est que l'air désolé de ces deux élégies
Que sont tes bras neigeux, caressés par le jour.*

*Et tout ce que ma voix ne te saura point dire,
Il est heureusement des silences divins
Qui pourront t'enivrer, semblables à ces vins
De qui l'arome charme à peine on les respire.*

*Aimes-tu ce qui brille et l'azur et l'éclat?
Je vois sur ton regard, ta paupière lourde
Lentement s'incliner, et que de ta main gourde,
Tâche à le protéger un geste faible et las.*

*Les cascades d'or vif, la rutilance folle,
Les gerbes, le faisceau des luminosités,
Quand, dans le pur éther, les rayons concertés
Tracent partout l'anneau, la bague et l'auréole?*

*Et l'éblouissement des sens, l'irruption,
Tout le déchaînement énorme qui se fige
Au bord de ta beauté, comme pris de vertige,
Il tournoie, attiré dans sa giration?*

*Que ta crédulité le cède à ma supplique,
Danaé d'Argolide, et que, sous mon désir,
Tu sois l'obéissance offerte à mon plaisir :
Je sens déjà trembler ta lèvre métallique.*

*Oui, déjà tu frémis, imperceptible sœur ;
 Tu comprends désormais ce qu'est un incendie,
 Et que la flamme est belle en sa forme arrondie,
 Si pour un seul soleil, il est tant de splendeur !*

*Certes je t'offrirai les lumineux royaumes,
 Les bonheurs anciens avec leurs univers,
 Où sur les ciels bleus tranchent les arbres verts,
 Et ils t'adoreront en présentant leurs paumes,*

*Esclaves prosternés sur ton sanglant autel :
 On les verra porter l'or de la Macédoine,
 Et, vibrant sous le poids des gemmes, la sardoine
 Près des soleils en tas, jouera, l'arc-en-ciel.*

*Pour toi, Phœbus demain, abandonnant les rênes
 Fera précipiter à tes pieds son char :
 Aussi dépend de toi le radieux écart,
 Capable d'assombrir les terrestres arènes.*

*C'est ainsi, Danaé, que naissent les héros !
 Avec leur beau regard, parsemé de silence,
 Ils sourient à la vie, en brandissant la lance,
 Et leur premier cri suscite mille échos.*

*Que t'importe dès lors les affres imminentes
 Et les déceptions que te réserve un fils ?
 Qu'il sache en sa vertu relever les défis :
 Il est fait pour ma gloire autant que tes tourmentes.*

*Son front de bronze pur flamboiera des reflets
 De son ingratitude et de son harmonie.
 Par delà la campagne et sa monotonie,
 Il ira loin de toi, comme s'en sont allés*

*Mes rejets fougueux, franchissant les abîmes,
Riant de leur pouvoir ; sur les branches de l'air,
Infiniment pendus. Au rythme de l'éclair,
Je les voyais courir à des couchants sublimes !*

*D'un passé sans mystère, et pourtant sans témoin,
Ils s'en allaient, tout bourdonnants, cognant leurs vies,
Connaissant la valeur des routes non suivies,
Et leur casque farouche étincelait au loin . . .*

*Crois-tu donc, Danaé, que c'est d'une âme égale,
Que je les envoyais au-devant des dangers ?
Le secours paternel de mes grands bras chargés,
Qu'est-il auprès du monstre et du rouet d'Omphale ?*

*Que peut un dieu seul, entouré par les monts ?
Ma foudre quelquefois altérerait sa route,
Mon tonnerre impuissant, s'il oppresse la voûte,
Ne dit pas notre angoisse à ceux que nous aimons.*

*Mais puisque les Destins sont liés par des chaînes,
Puisque tous les sanglots se résorbent enfin,
Et que nos désespoirs se dépensent en vain,
Puisque le cœur éclate au sein des vieux chênes,*

*Comprends, ô Danaé, ton inutilité.
Que tu sers un dessein qui passe tes alarmes ;
Et ma caresse d'or, au travers de tes larmes,
Est comme un beau soleil sur les pluies de l'été !*

*Pour toi, je me fais or, argile des prairies,
Tel une coupe à boire, avec ses reflets roux ;
Ce métal qui t'étreint, c'est ton royal époux :
Il brille et respandit sur tes formes meurtries.*

*Voici descendre en toi les chatoyants ruisseaux ;
Comme la terre meuble, en sa beauté profonde,
Appelle dans sa soif une averse féconde,
Et gémit sous le poids des bondissantes eaux. . .*

*Ainsi naquit Persée, et sa mère tragique,
L'ayant pris dans ses bras pour le baiser au front,
Vit et sourit de voir que l'enfant était blond :
Mais il semblait taillé de marbre pentélique.*

IV

Finale allegro.

Le *CHOEUR* conclut ainsi :

— *Un souffle inaltéré vogue sur la mer bleue ;
O toi, mirage d'or aux horizons des îles,
J'ai fait une lieue
Pour venir contempler tes célestes asiles !*

*Je vois poindre déjà la lointaine Séréphe,
Qui baigne, en oscillant sur cette mer figée ;
Et sa rocheuse griffe
Lacère les ressacs de la chantante Égée.*

*Salut, refuge blanc, salut, mouvante escale !
Où règne le cyprès dans sa noirceur pointue.
Sur l'écume vocale,
Glisse harmonieusement ta carène battue. . .*

*Là vécut Danaé, femme de Polydecte.
Un demi-dieu chassa dans ses forêts profondes,
Où la rosée humecte
Les feuillages bruissants et leurs assises rondes.*

*L'enfance d'un héros exige mille extases,
 Depuis le sanglier au lancement du disque ;
 Et dans les plaines rases,
 La mort fleurit souvent auprès de la lentisque.*

*
 * *

*Mais l'amère fierté de Danaë s'indigne :
 — Ah! n'as-tu pas assez, mon Persée infidèle,
 De la neige du cygne
 Pour savoir que le monde est un pur asphodèle?*

*N'as-tu pas rencontré, maintefois dans tes courses,
 Ces étangs de silence aux doux reflets de soie ;
 Ne vois-tu dans les sources,
 Que s'y mire le ciel, et s'y perd, et s'y noie?*

*Ton âme, ô mon enfant, est ce miroir de grâce
 Où chaque jour ta pauvre mère se regarde,
 Inquiète d'une trace
 Qui trahirait l'amour qu'en son cœur elle garde.*

*Ne m'interroge point, fils de ma solitude
 Et de ma soumission. Au moins te supplierai-je,
 Au moment où prélude,
 En sa grave beauté, mais que le rire allège,*

*Ta vie, au moins de ne jamais être la cause
 De mes larmes : (plus qu'un soupir, moins qu'une plainte),
 Ce n'est pas peu de chose,
 L'amertume du cœur comme une coloquinte . . .*

*Alors le fils de Zeus eut un sanglot mystique,
 Et Danaë sentit couler sur son épaule
 A nouveau l'or antique :
 Et, repoussant Persée, émue, à demi-folle,*

Elle s'enfuit au loin, au-devant de l'aurore :
 — *Divinité cruelle, hélas! infortunée,*
 Mon destin fut sonore,
Mais que l'or a pâli qui fut notre hyménée!

Oh! mon divin amant, daigneras-tu descendre
Et visiter encor Danaé languissante?
 Ou ne suis-je que cendre
Pour conserver le feu de ta gloire puissante?

Quoi! Toujours l'instrument de tes doigts de faïence?
Ma douleur n'a servi qu'à terrasser Méduse,
 Ma chère défaillance,
A sauver Andromède, et c'est Zeus qui m'abuse!

— *Ne parle pas ainsi, Danaé, tu blasphèmes.*
Tu fus calme, jadis, et féroce ment douce :
 C'est que vois-tu, tu m'aimes,
Mais moi, j'aime Persée à la cuirasse rousse.

Souple, et belle, et languide, ô Danaé, ma femme,
Sois frère d'un enfant dont un dieu fut le père,
 Et garde dans ton âme
Son sourire éternel et mon or éphémère.

Et Danaé baissa la tête, et le silence
Demeura que la brise intensément balance.

Été 1941.

Claude TAHA HUSSEIN.

FONCTION UNIVERSELLE DE LA FRANCE.

Travaillant à la fois pour elle-même et pour le monde, la France est une nation et elle est une pensée universelle. Elle ne s'est jamais isolée de rien ni de personne. A travers la diversité des hommes, c'est l'homme même qu'elle envisage, c'est à lui qu'elle s'adresse, c'est à lui qu'elle parle, c'est pour lui qu'elle vit. Et c'est ce qui lui donne le droit, même dans son infortune présente, de tendre les bras aux pays malheureux et de leur dire : je suis affaiblie, mais je combats, je suis la France, et la France est avec vous.

Cette pensée fraternelle, cette fonction historique universelle sont comme inscrites dans les traits de son visage géographique. Comment oserais-je, après Michelet, retracer la structure morale de la France? Elle est un chef-d'œuvre de diversités bien fondues et c'est parce qu'elle résume dans son sein les différents paysages de la Terre qu'elle est sans doute ouverte aux amitiés humaines.

A l'extrémité de l'Europe, elle est pays d'Ouest, en elle repose un certain destin naturel de l'Occident. Mais en même temps, elle est riveraine de la Méditerranée, elle participe au climat, au genre de vie, à la langue même des régions du Sud. Ses fils sont les marins des mers chaudes et

les marins des mers froides ; sur ces immenses chemins ils sont partis jadis à la découverte de l'homme. Elle est plaine et elle est montagne, elle porte en elle des variétés de culture, d'habitat et de mœurs qui, depuis des millénaires, ont habitué son esprit à fuir, comme un péril mortel, le particularisme et la monotonie. Elle est pays de villés et pays de campagnes, et l'équilibre entre ces deux forces, principe de toute civilisation supérieure, résultat d'une longue activité harmonique, ne saurait être détruit ou même modifié en quelque partie, sans entraîner les conséquences les plus graves, car tout y est uni dans ces sortes de mariages que le temps et que le législateur ne saurait ni dénouer ni improviser avec brusquerie. Le village y est ville, avec ses rues bien dessinées, ses quartiers, ses monuments, l'école, la mairie, le moulin, le château. La ville y est campagne, avec ses faubourgs, ses jardins et ce qu'elle conserve de tonalité rustique dans le parler et dans les mœurs de ses habitants. Aucune forme de la vie en société ne saurait déconcerter la France, puisqu'elle pratique chacune d'elles, et chacune d'elles, dans le vaste monde, lui est familière et amicale. De là un sentiment profond, un sentiment fraternel de l'égalité. Ce beau mot de l'Évangile : *notre prochain*, qui a quelque chose de familial et de campagnard, la France l'a dans le sang. Même à travers les vicissitudes les plus cruelles, elle est, elle reste la *prochaine* des hommes libres.

Que votre esprit s'arrête un instant à la comparer avec l'Allemagne, incertaine de sa forme géographique, de sa forme politique, de sa forme morale et qui, hantée par la nostalgie instinctive de ce que nous appelons les invasions, ces migrations en masse des peuples barbares, ainsi que par l'obsession des forêts primitives, ne peut se résigner à une assiette fixe, coule de toutes parts, s'étend sans calmer son malaise et, profondément anarchique, ne trouve un aplomb provisoire que dans l'unanimité de la servitude. Vous ne

devez jamais oublier qu'elle n'est entrée dans la civilisation européenne que neuf siècles après nous, sous la poigne de fer de Charlemagne, et qu'elle est plus près de la pré-histoire que nous, de neuf siècles. Cet effrayant retard ne l'a pas empêchée de donner des hommes supérieurs : mais la civilisation se mesure au niveau des hommes ordinaires, des hommes moyens. L'homme allemand est incapable de réfréner ses instincts. Il a la mollesse de l'esprit et la dureté des mœurs. C'est le contraire chez nous : douceur des mœurs, exigeante dureté de l'esprit.

Voilà pourquoi l'Allemagne croit prendre conscience d'elle-même dans une certaine philosophie de la race : d'un côté, les Allemands, race pure, race supérieure ; de l'autre, le mélange affreux des humains. Eh bien, nous sommes fiers, nous, d'être un peuple mêlé, comme les hommes d'Amérique, et d'avoir forgé, au cours des siècles, comme ils sont en train de le faire, un métal humain dont nul ne méconnaîtra la richesse et la résistance. La France porte dans ses vastes flancs des Celtes, des Ibères, des Ligures, des Latins, des Germains, des Scandinaves, des Sémites et d'autres races plus lointaines, elles-mêmes résultats de mélanges immémoriaux. Elle les a combinées, elle les a martelées dans un idéal commun, dans le même attachement à quelques principes qui leur sont devenus naturels et nécessaires. Elle n'a pas reçu, dès l'origine, un type invariable comme celui d'une espèce animale. Si elle peut montrer au monde un certain profil d'humanité où tous les hommes peuvent reconnaître quelque chose d'eux-mêmes, c'est elle qui l'a dessiné, c'est la France qui a fait la France, non pour elle seule, mais pour toute la communauté humaine.

De cette fonction universelle de la France, combien de preuves n'avons-nous pas dans son activité historique ! Je ne puis parler de toutes. Mais il me sera bien permis d'en rappeler quelques-unes en me limitant au moyen-âge, cette

grande époque dont on dénature le sens, en l'appelant *Dark Ages*. Dark Ages, soit, pour la période des invasions germaniques et pour celle qui les suit immédiatement. Mais le moyen-âge roman et le moyen-âge gothique, ces puissantes glorifications de l'homme, comptent parmi les sommets de la civilisation. Où se définissent-ils d'abord, avant de s'étendre à toute l'Europe, sinon en France, dans la terre la plus favorable à l'éclosion d'une pensée universelle? Les Allemands eux-mêmes ont renoncé à l'erreur de l'origine germanique du grand art ogival. D'où sont partis les ordres monastiques, Cluny, Citeaux, pour équiper l'étude et l'action dans toute la Chrétienté d'Occident, en Europe centrale, en Italie, en Espagne, où ils collaboraient avec les constructeurs d'une jeune Europe? Où le pape Urbain II a-t-il prêché la croisade, cet extraordinaire mouvement qui entraînait les peuples à la suite de la France, sinon au concile de Clermont, au soir du XI^e siècle? On alléguera que c'est là l'universalisme de l'Église. Soit, mais à travers l'universalisme français. Et l'Église n'intervient pas dans la genèse d'un autre phénomène considérable, la révolution communale. Les deux peuples qui ont pensé et organisé la vie urbaine, ce sont les Grecs et les Français. Dès le XII^e siècle, on sort d'un long âge rustique, on voit commencer un nouvel ordre européen appelé à faire craquer la structure féodale, l'ordre bourgeois. Mais peut-être la bourgeoisie a-t-elle oublié ses origines; peut-être ne sait-elle plus qu'elle a grandi dans la révolte contre le despotisme de l'évêque ou du comte, et que le cri qu'elle poussait à sa naissance : commune, commune, était un cri de liberté.

Est-ce donc pour nous seuls qu'à la fin du XVIII^e siècle nous avons pensé et fait la Révolution? Le texte qui l'inaugure, et qui demeure la charte des peuples libres, a-t-il pour titre : déclaration des droits du citoyen français? Non. La Déclaration des Droits de l'Homme a l'homme pour centre et

pour objet. Elle n'est pas rédigée, elle n'a pas été conçue pour l'habitant d'un canton, d'une province, d'un État ou même d'un continent. Elle a une portée universelle, comme la déclaration d'Indépendance, comme l'admirable discours de Lincoln à Gettysburg, oraison funèbre où brille l'aurore d'un monde nouveau et qui donne à la démocratie sa maxime la plus compréhensive et la plus ferme. Ainsi les temps modernes ont leurs textes sacrés. Citoyens des États-Unis, et vous Français, unis dans le même idéal, vous n'oublierez pas que vous en êtes les auteurs et les dépositaires. C'est pour l'humanité tout entière que notre déclaration des droits de l'homme osa formuler les statuts de la dignité civique, la Loi des douze tables de la paix politique et de la paix sociale dans l'ordre et la liberté. Représentez-vous ces mandataires d'un peuple réunis pour une tâche formidable, à la veille de l'entreprendre à travers des convulsions sans exemple, parmi d'affreux dangers. Avant d'aborder les problèmes, ils posent avec majesté leurs définitions, ils installent leur plan, ils dessinent leur perspective. Surtout ils affirment que leur œuvre doit être à l'échelle, non d'un milieu particulier, non d'un moment déterminé, mais de l'humanité elle-même et de son destin. Tous ceux que la révolution a entraînés dans son orbite ont eu au cœur ce souci, j'allais dire cette religion. L'ami des hommes, l'ami du genre humain, voilà les surnoms qu'on leur donne ou qu'ils se donnent avec grandeur.

Au lendemain de ces terribles jours, la même pensée animait les rédacteurs du code civil. Elle animait le philosophe français Saint-Simon quand, frappé des transformations radicales que l'industrie allait apporter dans l'économie matérielle et morale du monde, il jetait pour le monde les premiers linéaments d'une sociologie et d'une éthique vraiment modernes. L'horizon de sa philosophie est un horizon planétaire : il est défini non seulement par des banques, des

usines, des comptoirs, mais par des chemins de fer transcontinentaux, par des canaux interocéaniques, par toutes ces communications de l'homme à l'homme qui fécondent la civilisation. Cet humanisme industriel, dont nous essayions, mes amis et moi, de ranimer la flamme il y a peu d'années, s'exprime avec magnificence dans la plaidoirie prononcée par Charles Duveyrier lors du procès des Saint-Simoniens en 1832. Vers le même temps, un autre Saint-Simonien, Michel Chevalier, se rendait aux États-Unis et en rapportait un livre plus riche de substance que celui de Tocqueville, qui pourtant fut peut-être le dernier héritier de Montesquieu. Lorsque je circule dans les villes immenses de l'Amérique et dans ces étonnants paysages industriels, chefs-d'œuvre des forces collectives collaborant avec la machine, je suis accompagné dans mes promenades et dans mes rêveries par le souvenir d'une grande pensée universaliste et par l'ombre de Saint-Simon.

Nul n'a le droit de dire que ce sont là de vaines et abstraites spéculations, que nous fûmes les victimes d'un génie théorique ou d'une école de dangereux utopistes. A la base de tout ceci, il y a les expériences vécues par notre peuple pendant des siècles, il y a toute l'histoire de notre esprit. J'entends bien ce que l'adversaire nous reproche ; le culte de la logique, l'habitude de la clarté, le goût de la mesure. Les déplore-t-on dans le génie grec ? Il est vrai que nous préférons toujours la logique à la déraison, la mesure au délire, la clarté à la confusion et à la nuit. Et nous pensons aussi que ce sont là trois vertus d'une portée universelle, indispensables aux progrès de l'esprit humain, sans lesquelles nous en serions encore à la grossière culture des steppes, aux songes incohérents et monotones des Barbares. La recherche scientifique, avec tout ce qu'elle comporte d'audaces dans l'imaginaire et même de révélations soudaines, n'est, après tout, qu'une logique en action. L'œuvre d'art la plus mystérieuse repose

sur la logique d'une structure. La moralité publique et privée n'est pas faite d'instincts et d'impulsions vagues, elle prend aussi sa force dans un raisonnement sévère. Est-ce renoncer aux richesses de la vie et à nos belles ombres humaines que de chérir la lumière? Du jour où l'homme a parlé une langue articulée, il commençait une longue ascension vers l'ordre et la clarté de ses pensées, enfantées à des formes nouvelles. Le plus beau mot français, n'est-ce pas le mot : lumineux? Quand on le prononce, on croit entendre chanter un rayon. Enfin il est absurde de croire que la mesure tue en nous le sens de la grandeur, puisque la grandeur réside, non dans des dimensions, mais dans un certain rapport des parties. Qu'on cesse donc de nous représenter comme des animaux géomètres. Nous sommes allés à la rencontre de l'homme avec ce qu'il y avait de plus communicable en nous-mêmes et en lui. Mais en créant par la vie de notre esprit une sorte de langue universelle de l'intelligence, est-ce que nous renoncions aux échos subtils? Est-ce que nous bannissons de nous-mêmes les raisons du cœur, le génie de la foi, le monde de la volonté, le crépuscule des grands mystères? N'avons-nous pas toujours chéri les douceurs du songe, les suavités de la tendresse, ce qu'il y a d'inexprimable dans les affections humaines? Tout au contraire, l'état de nos mœurs, ainsi qu'une certaine prédisposition spirituelle, nous portait à veiller sur ce trésor secret. Nous n'avons pas desséché l'homme, nous ne l'avons pas vidé de sa substance pour mieux l'amener à nous. Nous l'avons aimé tout entier.

C'est que nous nous sommes pénétrés de lui. Il n'est pas de peuple qui, étant lui-même une inépuisable source de renouvellement, ait eu plus d'avidité pour le génie des autres peuples. Nous les abordons dans leurs langues, nous traduisons inlassablement leurs chefs-d'œuvre, et même leurs œuvres secondaires, tout ce qui exprime la vie et l'esprit de l'homme sous des cieux étrangers. Fécondant le monde,

cette pensée universelle est fécondée par lui. Ainsi, sans parler plus longtemps du moyen-âge, les époques de contacts multipliés ; notre Renaissance, notre xvii^e siècle sont pleins d'Espagne et d'Italie ; notre xviii^e siècle commence par les *Lettres anglaises* de Voltaire et se poursuit par la traduction de Shakespeare par Letourneur ; le xix^e découvre l'Allemagne, qui, au même moment, se découvre elle-même, et chaque génération, renouvelant le travail de celles qui l'ont précédée, vit, respire et palpète avec les générations contemporaines répandues sur la planète. La France a le double privilège d'avoir la littérature la plus traduite et qui traduit le plus. On dirait que les efforts les plus lointains et les plus singuliers de la pensée créatrice ne trouvent qu'en elle la plénitude de leur signification et que le but principal de la civilisation française est un voyage perpétuel à la rencontre de l'être humain. Voyage aux pays de l'intelligence, mais aussi voyages sur la terre et sur la mer. Contrairement à l'opinion répandue, nous ne nous sommes jamais lassés de parcourir le vaste monde. « Les Français, qui sont partout... » dit un ancien auteur. Les mémorables instructions du Roi Louis XVI à La Pérouse à la veille du départ de l'illustre marin, disent assez la philosophie de ces entreprises. « Rappelez-vous que vous portez à ces enfants de la nature, non la guerre, mais les bienfaits de la civilisation et les arts de la paix. » D'un bout à l'autre de la vieille Amérique, n'ai-je pas lu les noms des civilisateurs français ? Des rives du Mississipi et du Missouri à celles du Rio de la Plata, je les saluais, non comme un témoignage d'orgueil ou de reconnaissance, mais comme une preuve de la part immense prise par notre pays à l'œuvre de la collaboration humaine.

C'est dans cet esprit que nous avons travaillé au cours des âges. C'est dans cet esprit que nous avons pris les armes, combattant tour à tour pour l'indépendance des États-Unis, pour l'indépendance de la Grèce, pour l'indépendance de

l'Italie, pour l'indépendance de la Pologne et pour la liberté du monde. Certes, je n'oublie pas que nous avons jadis mené des guerres de conquête et que, dans des circonstances plus récentes, nous nous sommes repliés sur nous-mêmes, croyant à la sécurité de l'isolement. Mais alors nous manquions à notre devoir historique. Tout peuple qui se détourne de ses principes, qui refuse de prendre sa part des risques de la communauté ou qui la prend trop tard, se condamne lui-même à de grandes catastrophes.

Ai-je besoin de le dire ? La fonction universelle de la France est exactement à l'opposé de ce qu'on appelle l'impérialisme. Elle n'impose rien. Elle suscite l'amitié. Sans doute, comme toute grande nation, la nôtre agit par sa masse, par son poids, par ses richesses, par ses usines, ses comptoirs, ses armes. Elle agit surtout par les impondérables. Son rôle est de comprendre et de faire comprendre, d'unir en esprit les peuples séparés. C'est ainsi que Paul Valéry, Henri Bonnet, moi-même et d'autres Français, nous avons interprété notre rôle à Genève : préparer la Société des Nations par la Société des Esprits.

Certes, de telles valeurs sont immortelles. Le génie français ne saurait périr. Cette pensée n'est pas seulement consolante ; elle est vraie. Mais elle deviendrait dangereuse, si elle nous entraînait à une sorte de confiance contemplative. Le génie d'un peuple a nécessairement besoin d'un socle et d'un support. Si la patrie est enchaînée, l'âme de la patrie peut-elle être libre ? Elle ne veut pas d'un vain culte, elle repousse les honneurs funèbres. Elle ne peut déployer ses ailes que dans l'air brûlant des sommets. Voilà ce que pensaient les étudiants de Paris tombés le 11 novembre 1940 : leurs maîtres les saluent avec douleur, avec fierté. Parmi les Français, les uns pensent qu'il faut veiller sur ce qui leur reste d'indépendance nationale, les autres jugent qu'il faut se battre, que l'honneur l'exige, que l'avenir du monde en

dépend. Les hommes libres n'ont pas rompu la bataille. Voilà pourquoi la France lève le front. Tombée, elle a encore la tête au même niveau que celle des autres nations. Elle vous tend les bras. Elle vous offre l'appui de sa faiblesse. Français, vous la relèverez. Peuples opprimés, vous êtes aussi ses enfants, vous vous serrerez autour d'elle.

Henri FOCILLON.

MONSIEUR PASTEUR, FRANÇAIS.

« De la vie des hommes qui ont marqué leur passage d'un trait de lumière, recueillons pieusement, pour l'enseignement de la postérité, jusqu'aux moindres paroles, aux moindres actes, propres à faire connaître les aiguillons de leur grande âme. »

LOUIS PASTEUR.

La vie de Pasteur, dont le public ne connaît guère que le côté scientifique, fut remarquablement équilibrée. Il fut en même temps un travailleur infatigable, un père attentif et aimant, un écrivain sobre, puissant et précis, un citoyen anxieux de l'avenir de son pays, et, dans les heures tragiques de 1870, un patriote intransigeant. Il est peut-être utile, à une époque où tant de Français se tournent vers l'avenir avec un esprit de vaincus, et en arrivent à douter de leur race, de rappeler quelques actes et quelques paroles d'un homme qui, parvenu au but de sa vie, disait : « Ma seule force est dans ma ténacité. »

Pour son entourage, et pour ceux qui ont été formés dans la maison qui perpétue son nom, Pasteur était et reste encore « Monsieur Pasteur ». Cette appellation de politesse bourgeoise, que l'on réserve d'habitude à ceux qui, dans le bien ou dans le mal, n'ont pu se distinguer du commun, enfermaît plus de respect profond et volontairement consenti que les

titres les plus recherchés auxquels Pasteur pouvait prétendre. Il semble que, depuis le temps où il était « maître supplémentaire au Collège Royal de Besançon » jusqu'aux époques de sa vie où les rois, les savants et les chefs d'industrie sollicitaient de son génie la solution des problèmes les plus graves et les plus divers, chacun se soit incliné non point tant devant sa science que devant un ensemble de qualités morales bien rarement réunies chez le même homme.

*
* *

En janvier 1849, Pasteur, qui avait vingt-six ans, fut nommé professeur supplémentaire de Chimie à la Faculté de Strasbourg. Le recteur était M. Laurent, dont les filles, « élevées, nous dit Pasteur Vallery-Radot, dans l'habitude d'une vie de travail et au spectacle d'un dévouement qui leur semblaient la chose la plus naturelle du monde, donnaient à la maison la gaieté de leur jeunesse ». Pasteur était déjà prisonnier de ses études, et, comme disait M. Laurent, « un piocheur comme on en voit peu ». Néanmoins, deux semaines après son arrivée à Strasbourg, il demandait Marie Laurent en mariage. Si l'on considère que peu de temps avant, Pasteur était bien décidé « à ne se marier de longtemps », il faut admettre qu'il s'agit là d'une affaire de cœur, et que, dès les premiers contacts de ces deux êtres, s'établirent ces liens mystérieux auxquels le jeune Professeur donnait le nom d'*affection*, mais qui constituent l'amour.

Nous transcrivons ici la lettre qu'il écrivit à M. Laurent à cette occasion, d'abord parce qu'elle donne une mise au point fort précise de ce qu'était Pasteur à cette époque, puis, parce qu'elle montre la dignité calme, la maîtrise de soi-même et la juste appréciation de sa valeur, dont il ne se départit point en cette crise sentimentale qui aurait pu bouleverser son existence.

Paris, le 1^{er} février 1849.

Monsieur, une demande d'une haute gravité pour moi et pour votre famille vous sera faite sous peu de jours, et je crois de mon devoir de vous adresser les renseignements suivants qui pourront servir à décider votre acceptation ou votre refus.

Mon Père est tanneur à Arbois, petite ville du Jura. Mes sœurs remplacent auprès de mon Père, pour les soins du ménage et du commerce, ma Mère que nous avons eu le malheur de perdre au mois de mai dernier.

Ma famille est dans une position aisée, mais sans fortune. Je n'évalue pas à plus de cinquante mille francs ce que nous possédons ; et quant à moi, je suis décidé depuis longtemps à laisser intégralement à mes sœurs tout ce qui me reviendra en partage. Je n'ai donc aucune fortune. Tout ce que je possède, c'est une bonne santé, un bon cœur, et ma position dans l'Université.

Je suis sorti il y a deux ans de l'École Normale, agrégé pour les sciences physiques. Je suis Docteur depuis 18 mois, et j'ai présenté à l'Académie des sciences quelques travaux qui ont été très bien accueillis. Un rapport très favorable, que j'ai l'honneur de vous remettre en même temps que cette lettre, a été fait sur ce travail.

Voilà, Monsieur, toute ma position présente. Quant à l'avenir, tout ce que je puis en dire, c'est que, sauf un changement complet dans mes goûts, je me consacrerai à des recherches chimiques. J'ai l'ambition de revenir à Paris lorsque, par mes travaux scientifiques, je me serai acquis quelque réputation. Monsieur Biot (1) m'a parlé plusieurs fois de songer sérieusement à l'Institut. Dans dix ou quinze ans, peut-être, je pourrai y songer si je continue à travailler assidûment. De ce rêve, autant en emporte le vent. Ce n'est pas lui du tout qui me fait aimer la Science pour la Science.

(1) Biot, mathématicien, physicien et chimiste, fut un des premiers maîtres de la science officielle qui, ayant pressenti le génie de Pasteur, lui donna l'appui de son autorité.

Mon Père viendra lui-même à Strasbourg faire cette demande en mariage.

Recevez Monsieur, l'assurance de mon profond respect et de mon dévouement.

LOUIS PASTEUR.

J'ai eu 26 ans, le 27 septembre dernier.

Le conflit qui dut s'élever chez lui entre l'amour de la science et l'amour tout court, nous est révélé par cette note du 3 avril : « Moi qui aimais tant mes cristaux... »

*
* * *

Ce que Pasteur appelait « mes cristaux », c'était les formes de cristallisation de certains corps, et en particulier de l'acide tartrique, produit essentiel pour certaines industries. L'étude de ces cristaux, qui l'absorbait déjà à l'époque de ses fiançailles, lui valut rapidement une notoriété du meilleur aloi et devait, en 1853, l'entraîner dans un voyage mouvementé à travers l'Europe. Il s'agissait de retrouver une forme particulière de l'acide tartrique, l'acide racémique, que l'on n'avait jusqu'alors obtenu que par hasard et très rarement dans quelques usines étrangères, et que l'on ne savait pas préparer. « J'irai jusqu'à Trieste, disait Pasteur, j'irai jusqu'au bout du monde. Il faut que je découvre la source de l'acide racémique, que je suive les tartres jusqu'à leur origine. »

Au début de septembre 1852, sans attendre l'appui officiel qu'il avait demandé, il part pour Leipzig. Le 21 septembre il est à Dresde ; le 23 à Freiberg ; le 27 à Vienne. Le 1^{er} octobre, de Prague, il annonce à sa femme que son but est atteint et qu'il peut enfin se diriger du côté de la France.

Dès son retour, il poursuit ses travaux, et, en mai 1853, il avait fait la découverte dont les répercussions devaient être

véritablement incalculables : le moyen de transformer à volonté l'acide tartrique en acide racémique.

Cette découverte, fruit de quatre années de labeur assidu, fut annoncée avec une sobriété qui pourrait être donnée en exemple à bien de nos « savants » contemporains. Pasteur se borna en effet à envoyer le télégramme suivant :

« Monsieur Biot, Collège de France, Paris. Je transforme l'acide tartrique en acide racémique. Communiquez, je vous prie, à Messieurs Dumas et Senarmont.

« LOUIS PASTEUR. »

Nous sommes loin du Français bavard et hâbleur de la légende...

*
* * *

Pendant son séjour à Strasbourg, aussi bien qu'au cours de ses voyages, Pasteur avait pu étudier les méthodes d'enseignement supérieur alors mises au point en Allemagne. Après 1815, la Prusse, pour assurer sa mainmise sur la rive gauche du Rhin, avait fondé à grands frais l'Université de Bonn. Sous le second Empire, cette Université comptait 53 professeurs, dont certains éminents, et disposait de splendides laboratoires, musées et collections.

Sur l'autre rive, l'Université de Strasbourg vivait d'expédients.

Le Roi Guillaume avait dit : « La Prusse ne doit faire que des conquêtes morales », et Pasteur, de bonne foi, croyait à ce genre de conquêtes, comme il admirait la pleine indépendance intellectuelle laissée en apparence aux savants. C'est pour cette raison qu'il fut réellement très fier, lorsqu'en 1868 l'Université de Bonn lui conféra le titre de Docteur en Médecine.

Deux ans plus tard, en 1870, l'Allemagne montra sa véritable face, et Bismarck ne craignit pas de proclamer que « la force primait le droit ».

Avec ses 518.000 soldats opposés à 285.000 Français, la Prusse, pour la quatrième fois en moins de cent ans, envahissait notre sol.

Pasteur vit partir son fils. Quant à lui, contraint à l'inactivité par suite d'une grave maladie qui avait mis ses jours en danger, il s'était retiré à Arbois. De là, il suivait anxieusement les événements désastreux qui accablaient la France et ne cessait d'exhorter collègues et élèves à résoudre les problèmes scientifiques que la guerre mettait à l'ordre du jour. Il était malheureusement trop vrai que la France manquait de ces grands hommes qui, en 1792, avaient su « organiser la victoire ».

« Que nous avons raison, nous autres savants, écrivait-il, de regretter la misère du Département de l'Instruction publique. La vraie cause de tous nos malheurs est là. Ce n'est pas impunément, on le reconnaîtra peut-être un jour, mais bien trop tard, qu'on laisse une grande nation déchoir intellectuellement. Mais si nous relevons de ces désastres, nous verrons encore nos hommes d'État se perdre dans des discussions sans fin, sur les formes de Gouvernement, sur des questions abstraites de politique, au lieu d'aller au fond des choses... Je m'arrête, tout cela me fait mal. »

Pasteur voyait l'insuffisance de notre service de santé. Le chirurgien Sédillot écrivait : *« L'affreuse mortalité des plaies de guerre appelle l'attention de tous les amis de la science et de l'humanité... On reconnaît les lieux où séjournent les blessés à l'odeur de suppuration et de gangrène qui s'en dégage... Des centaines et des milliers de blessés, au visage pâli, mais reflétant l'espoir, succombent en quelques jours à la pourriture d'hôpital. »* Cette mystérieuse « pourriture d'hôpital », Pasteur en avait pourtant montré la cause, et ses découvertes enfermaient les applications, aujourd'hui si familières à chacun, de l'antisepsie et de l'asepsie. On semblait ignorer en France que, depuis trois ans, le chirurgien anglais Lister, qui se proclamait disciple de Pasteur, mettait patiemment au point des techniques de désin-

fection destinées à éviter l'infection putride des blessures et les complications microbiennes des interventions chirurgicales.

Pasteur, momentanément incapable d'apporter le secours de son génie et de sa ténacité au soulagement de tant de misères, sentait monter en son cœur une haine implacable contre les agresseurs.

« Je m'efforce, écrivait-il, d'éloigner tous ces souvenirs et la vue de toutes nos misères, auxquelles je ne vois de salut que dans le désespoir d'une lutte à outrance. Je voudrais que la France résistât jusqu'à son dernier homme, jusqu'à son dernier rempart. Je voudrais la guerre prolongée jusqu'au cœur de l'hiver, afin que, les éléments venant à notre aide, tous ces vandales périssent de froid, de misère et de maladies. Chacun de mes travaux, jusqu'à mon dernier jour, portera pour épigraphe : Haine à la Prusse, Vengeance, Vengeance. . . »

Son diplôme de l'Université de Bonn, dont il avait été si fier, lui fournit l'occasion de marquer avec éclat l'indignation qu'il ressentait au spectacle des actes de violence trop souvent inutiles dont l'Allemagne se rendait coupable.

La correspondance échangée à ce sujet mérite d'être reproduite.

LETTRE DE M. PASTEUR À M. LE DOYEN DE LA FACULTÉ
DE MÉDECINE DE BONN (PRUSSE RHÉNANE).

Arbois (Jura), le 18 janvier 1871.

MONSIEUR LE DOYEN,

En 1868, la Faculté de Médecine de l'Université de Bonn m'a fait l'honneur de me décerner d'office le titre de Docteur en médecine, en récompense de mes travaux sur les fermentations et le rôle des organismes microscopiques. De toutes les distinctions que m'ont

values les découvertes qu'il m'a été donné d'accomplir depuis mon entrée dans la carrière des sciences, il y a vingt-deux ans, il n'en est pas, je l'avoue, qui m'aient procuré plus de satisfaction. C'était à mes yeux la légitimation d'une pensée intime, dont je sentais la vérité s'affermir de plus en plus, que mes recherches ont ouvert aux études médicales des horizons nouveaux. Je m'empressai même de mettre sous verre le diplôme d'honneur qui consacrait la décision de votre Faculté, et j'en ornai mon cabinet de travail. Aujourd'hui, la vue de ce parchemin m'est odieuse, et je me sens offensé de voir mon nom, avec la qualification de Virum clarissimum, dont vous le décorez, se trouver placé sous les auspices d'un nom voué désormais à l'exécration de ma Patrie, celui de Rex Guilelmus.

Tout en protestant hautement de mon profond respect envers vous et envers tous les Professeurs célèbres qui ont apposé leur signature au bas de la décision des membres de votre ordre, j'obéis à un cri de ma conscience en venant vous prier de rayer mon nom des archives de votre Faculté et de reprendre ce diplôme en signe de l'indignation qu'inspirent à un savant Français, la barbarie et l'hypocrisie de celui qui, pour satisfaire un orgueil criminel, s'obstine dans le massacre de deux grands peuples.

Depuis l'entrevue de Ferrières, la France combat pour le respect de la dignité humaine, et la Prusse pour le triomphe du plus abominable des mensonges ; savoir, que la paix future de l'Allemagne est au prix du démembrement de la France, tandis que, pour tout homme sensé, la conquête de l'Alsace et de la Lorraine est l'enjeu d'une guerre sans limite.

Malheur où pitié aux peuples de l'Allemagne, si, plus voisins que nous du servage féodal, ils ne comprennent pas que la France, propriétaire des terres d'Alsace et de Lorraine, n'est pas maîtresse des consciences de leurs habitants. La Savoie serait encore Piémontaise, si, par un vote libre, ses habitants n'avaient consenti à devenir Français. Tel est le droit moderne des nations civilisées que votre Roi foule aux pieds et pour la défense duquel la France est debout. Aussi, à aucune époque de son histoire, peut-être, elle n'a mieux

mérité d'être appelée la Grande Nation, l'initiatrice du progrès, la lumière des peuples.

Votre Roi ne connaît pas la France. Il a pris pour son caractère naturel les effets et l'empreinte passagère d'une prospérité matérielle inouïe, et de quatre-vingts ans d'instabilité politique. On voit des plantes qui, après avoir éprouvé le tourment factice de la main de l'homme et l'action énervante des serres chaudes, modifient leurs allures, à ce point que des naturalistes d'un esprit étroit vont jusqu'à changer leurs noms ; mais, replacées dans leurs conditions naturelles, elles reviennent bientôt aux types de leurs espèces. Ainsi fait la France en ce moment ; le génie de sa race réapparaît et Dieu seul connaît le terme de ses efforts.

« Considérez cette Nation en elle-même, a dit un de ses plus dignes écrivains, et vous la trouverez plus extraordinaire qu'aucun des événements de son histoire. En a-t-il jamais paru sur la terre une seule qui fût si remplie de contrastes et si extrême dans chacun de ses actes, faisant ainsi toujours plus mal ou mieux qu'on ne s'y attendait ? Tantôt au-dessous du niveau commun de l'humanité, tantôt fort au-dessus : un peuple tellement inaltérable dans ses principaux instincts qu'on le reconnaît encore dans les portraits qui ont été faits de lui il y a deux ou trois mille ans, et en même temps tellement mobile qu'il finit par se devenir un spectacle inattendu à lui-même, demeurant souvent aussi surpris que les étrangers à la vue de ce qu'il vient de faire ; le plus casanier et le plus routinier de tous les peuples, et lorsqu'une fois on l'a arraché, malgré lui, à son logis et à ses habitudes, prêt à pousser jusqu'au bout du monde et à tout oser ; indocile par tempérament ; aujourd'hui l'ennemi déclaré de toute obéissance, demain conduit par un fil, tant que personne ne résiste ; plus capable d'héroïsme que de vertu, de génie que de bon sens ; enfin la plus brillante et la plus dangereuse des nations de l'Europe, et la mieux faite pour devenir tour à tour un objet d'admiration, de haine, de pitié, de terreur. »

Voilà le peuple qui se lève devant vous, « prêt à pousser jusqu'au bout du monde et à tout oser », parce qu'il a conscience de la justice et de la sainteté de sa cause.

Veillez agréer, Monsieur le Doyen, et faire agréer à vos savants l'hommage de mes sentiments de haute considération.

LOUIS PASTEUR.
Membre de l'Institut.

P. S. Écrit à Arbois (Jura), le 18 janvier 1871, après la lecture du stigmat d'infamie inscrit au front de votre Roi par le Directeur du Museum d'Histoire naturelle, M. Chevreul, dans la séance de l'Académie des sciences tenue à Paris le 9 janvier 1871.

L. P.

RÉPONSE DE M. LE DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE L'UNIVERSITÉ DE BONN. À MONSIEUR PASTEUR.

Bonn, le 1^{er} mars 1871.

MONSIEUR,

Le soussigné, Doyen actuel de la Faculté de Médecine de l'Université de Bonn, est chargé de répondre à l'insulte que vous avez osé faire à la Nation Allemande, dans la personne de son Auguste Empereur, le Roi Guillaume de Prusse, en vous envoyant l'expression de TOUT SON MÉPRIS.

Dr. Maurice NAUMANN.

P. S. Voulant garantir ses actes contre LA SOUILLURE, la Faculté vous envoie ci-joint votre libelle.

LETTRE DE M. PASTEUR À M. LE DOYEN DE LA FACULTÉ
DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE BONN (PRUSSE RHÉNANE).

Lyon. 9 mars 1871.

MONSIEUR LE DOYEN,

Dans une lettre écrite le 18 janvier, pendant que votre nouvel empereur et roi se livrait au bombardement de Paris, après avoir protesté de mon profond respect envers vous et vos savants collègues, j'ai obéi à un cri de ma conscience en vous demandant de rayer mon nom de la liste des membres honoraires de votre Faculté.

En agissant ainsi, j'ai cédé à deux sentiments français : l'un que la science n'a pas de patrie ; l'autre que les rois sont des hommes méprisables comme tous les autres hommes, quand ils outragent les lois de l'humanité.

Sans me répondre sur le point principal de ma lettre, qui était la radiation de mon nom dans vos archives, vous m'informez, Monsieur le Doyen, à la date du 1^{er} mars, que vous êtes chargé par votre Faculté de m'adresser l'expression de son mépris, de son profond mépris, dites-vous en allemand, car vous avez pris la peine de m'envoyer deux textes de votre lettre, l'un en langue allemande, l'autre en langue française.

J'ai l'honneur de vous faire savoir, d'une part, Monsieur le Doyen, qu'il est un temps où l'expression de mépris, dans la bouche de sujets Prussiens, équivaut, pour un cœur vraiment français, à celle de Virum clarissimum, que vous me décerniez naguère, en la motivant, dans un de vos actes publics.

Je relèverai d'autre part dans vos textes, l'expression de sainte ou sacrée appliquée à la personne de votre Roi, en vous faisant observer que cette expression, elle aussi, se trouvait dans ma lettre du 18 janvier, mais que, loin d'y être profanée, elle s'appliquait à l'idée du respect de la dignité humaine, foulée aux pieds par votre empereur

dans la personne des habitants de l'Alsace et de la Lorraine. Je laisse à votre sagacité et à l'avenir le soin de dire de quel côté sont la propriété des termes, la vérité et la justice.

Au surplus, il y a peut-être des moments où il est bon que rois et peuples croient aux rois de droit divin. A la louange de Dieu, et le cœur plein de reconnaissance envers la Providence, ils peuvent alors bombarder les villes ouvertes, assassiner les francs-tireurs, fusiller les vieillards, brûler vifs, comme à Bazeilles, des vieillards, des femmes et des enfants, voire même établir sans scrupules, dans les grandes villes de l'empire, des magasins d'objets volés offerts à des prix avantageux.

Veillez agréer, Monsieur le Doyen, l'hommage de mon respect.

LOUIS PASTEUR.

Membre de l'Institut.

P. S. Et maintenant, Monsieur le Doyen, en relisant votre lettre et la mienne, je me sens le cœur navré de penser que des hommes qui, comme vous et moi, ont consacré leur vie à la recherche de la vérité et au progrès de l'esprit humain, se tiennent mutuellement un pareil langage, motivé, de ma part, sur de tels actes. Voilà pourtant un des résultats du caractère imprimé à cette guerre par votre empereur. Vous me parlez de souillure, Monsieur le Doyen. Elle est, soyez-en sûr, et elle sera dans les temps les plus reculés, pour la mémoire de ceux qui ont commencé le bombardement de Paris alors que la capitulation par la famine était inévitable, et qui ont continué cet acte sauvage, quand il fut devenu évident pour tous qu'il n'avancerait pas d'une heure la reddition de l'héroïque cité.

L. P.

Pasteur fut toujours « Citoyen du monde entier ». Dès la création de l'Institut Pasteur, il fit une large place aux chercheurs étrangers, dont certains, tel le Russe Metchnikoff, contribuèrent puissamment aux progrès de la bactériologie. Dans

son discours aux étudiants, le 7 août 1889, il adressait des remerciements émus aux délégués des Universités étrangères. Cependant, ce grand esprit, si libéré de vains préjugés et de rancunes irraisonnées, ne put jamais pardonner à l'Allemagne le mal qu'elle avait fait à son pays.

En 1894, alors que, dans une entière lucidité d'esprit, il se préparait à affronter la mort, l'Académie des Sciences de Berlin le fit pressentir pour savoir s'il accepterait de la main de l'empereur d'Allemagne, la décoration de l'ordre du mérite de Prusse.

Pasteur, « tout en se déclarant grandement honoré comme savant par les intentions de l'Académie des Sciences », déclara qu'il n'accepterait pas.

LOUIS DELPY.

SYMPHONIE NOCTURNE.

*Dans les bois et dans les forêts,
Dès que la nuit pose ses rets,
Que de mystères, de secrets !
Comme tout rôde !*

*Pendant que l'homme a les yeux clos,
Qu'il s'en ourdit de noirs complots !
C'est déjà l'heure des mulots,
De la maraude !*

*Déserteuses des vieux lambris,
Zigzagantes dans leurs vols gris,
Les muettes chauves-souris
Font leurs rapines !*

*Sous les fougères, sous les pins,
La belette met ses grappins
Dans les terriers où les lapins
Ont leurs lapines !*

*Un renard guette . . . Tout au bout
D'une branchille de bambou
Un sphinx nocturne erre . . . Un hibou
Qui tend son piège,*

*Dans le silence ténébreux,
L'œil somnambule, phosphoreux,
Fixe un moineau qui dort aux creux
D'un chêne-liège!*

*Et tant d'autres! Tout ce qu'ils font!
La belle étude pour Buffon!
La taupe, dans l'humus profond,
Gratte, ravage!*

*Et farouche dans ses ébats,
Vers ses compagnes de sabbats,
L'on entend miauler, là-bas,
Un chat sauvage!*

*Le silence n'est que trompeur.
Un museau pointe . . . Une aile a peur . . .
Partout, la mort, comme un trappeur,
Dresse son œuvre!*

*Plus que du diable les suppôts,
Voici qu'assurent leurs appeaux
Les noctuelles, les crapauds,
Et la couleuvre!*

*Tout cela qui paraissait bon,
Dès que vient l'ombre, furibond,
Chasse, braconne, fait un bond,
Surveille, épie,*

*S'égratigne, se mord, se nuit!
L'heure du crime, c'est minuit
Même quand l'adorable nuit
Semble assoupie!*

*Mais que revienne le matin,
Parfumé de myrrhe et de thym,
Effaçant tout : deuil clandestin,
Meurtre, désastre ;*

*Que sur l'arbre, sur les sillons
Revienne enfin, plein de rayons,
De lumière, de papillons,
Soleil, ton astre,*

*Et la nature, au jour naissant,
— Sainte Nitouche cent pour cent!—
Lavant ce qui ternit de sang
Son paysage,*

*Dame nature, belle à voir,
Toute innocence, tout devoir,
Aura, dès l'aube, l'air d'avoir
Été bien sage! . . .*

CHAKER AMIN.

LE SUICIDE DE CHEIKH GAMO.

Tribus kurdes aux campements si pittoresques sur les bords du Tigre ou sur les pentes ensoleillées du Jebel Sinjar, les Yézidis ou adorateurs du Diable ont une religion et des mœurs qui sont imprégnées d'anciennes pratiques juives, musulmanes et chrétiennes. L'un des traits les plus curieux de leur philosophie réside dans le profond respect qu'ils ont de Satan, — *Cheitan*, — dont ils redoutent la puissance et qu'ils servent en secret. Hospitaliers et généreux, ils se distinguent extérieurement des autres Kurdes par leurs vêtements et leur coiffe de feutre. Alors que leur robe est habituellement d'étoffe blanche, les initiés et les chefs sont drapés dans des habits noirs ou de couleur bleue à rayures noires.

Un Yézidi de Dérîk me conta un jour l'histoire suivante dont le héros fut un initié de sa tribu et qui illustre assez bien l'un des aspects de leur psychologie religieuse. C'était à Toramich : au bas de l'escarpement rocheux sur lequel nous nous trouvions, coulaient les eaux de saphir du Tigre, entre deux rubans d'émeraude. Devant nous le village de Fech Khabour et ses jardins adossés aux premiers contreforts du Jebel Bekheir, dont la masse violacée se prolongeait doucement vers le sud-est, ombrée par les entailles des ravins et des failles. Au delà, vers le Nord, les sommets à pic de

la grande chaîne kurde, étincelants de neige. Me montrant le versant Sud du Jebel Bekheir, mon compagnon me dit :

« Là se trouve le village de Dérébin, dans le Caza de Zakho. Le cheikh de Dérébin vient de mettre fin à ses jours. c'était pourtant un homme juste. Voici ce qui lui est arrivé

« Il n'y a pas très longtemps, le cheikh Gamo, à la fin d'une journée qu'il avait passée à méditer sous le vieux noyer qui ombrage son jardin, s'était couché sur la terrasse, comme chaque soir après avoir récité sa prière, s'étant tourné tour à tour vers les quatre points cardinaux en invoquant la bénédiction divine.

« S'étant endormi, il eut un songe étonnant : il marchait seul sur l'une des pistes rocailleuses du Jebel Bekheir et montait ainsi lentement, lorsqu'un superbe cavalier blanc se dirigea vers lui, resplendissant de lumière. Son beau visage était éclairé par des yeux profonds dans lesquels brillait une lueur éblouissante; une barbe blanche encadrait l'élégance de ses traits; vêtu de blanc, ce grand vieillard portait au côté une épée lumineuse. La jument était elle-même éclatante de blancheur. S'arrêtant en face de cheikh Gamo, il lui dit d'une voix ferme :

— Cesse de suivre ce sentier, car il est celui de l'ombre. Si tu le poursuivais encore, bientôt tes yeux ne pourraient plus contempler la lumière!

« Puis le mystérieux messenger repartit au galop dans un poudroiement de feu, et disparut.

« Saisi de terreur, le cheikh Gamo s'était adossé contre un grand roc de basalte. Il cherchait intensément à comprendre le sens de cette apparition lorsque son maître, le Prince des Ténèbres lui-même, lui apparut environné de lueurs pourpres et précédé par un grondement terrible qui semblait venir des entrailles de la terre. Son épouvante fut alors à son comble. Haletant, il fit un suprême effort pour se redresser et d'une voix frémissante il cria : Satan!

« Au même instant, il se réveilla, tremblant, couvert de sueur froide, les oreilles tintant encore du cri qu'il venait de lancer. La fièvre qui le secouait n'effaçait pas le souvenir de son rêve dont chaque détail demeurait gravé dans sa mémoire comme un remords qui blesse et torture sans cesse.

« Cheikh Gamo ne sachant que faire pour calmer sa frayeur, se leva et se rendit immédiatement chez son frère auquel il demanda conseil. Il fut décidé qu'au petit jour il partirait à cheval avec ses serviteurs vers le Sinjar où il irait tout expliquer à son chef le Cheikh Saïd.

« Avant de quitter son village, il ne put chasser un sombre pressentiment qui le fit s'attarder à regarder avec amour sa demeure, le vieux noyer aux branches ornées de banderoles et la colline blanche, où fleurissaient les narcisses, les jonquilles et les anémones. Il contempla aussi, non sans une infinie tristesse, la Montagne de la soif; des troupeaux de chèvres s'y déplaçaient, suivis de leurs bergers, et des femmes et des jeunes filles aux longs pantalons rouges, leurs robes blanches relevées par un pan à la taille, y amassaient des fagots d'épines. Qu'elle lui semblait belle et menaçante, cette montagne qui marquait son destin!

« Enfin il se mit en route.

« Dès son arrivée à Beled Sinjar, il se dirigea immédiatement chez cheikh Saïd. Ses traits étaient tirés et sa pâleur telle que le cheikh Saïd, en le voyant, lui demanda depuis quand il était malade. Gamo lui avoua très vite la raison véritable de son mal. Saïd ayant écouté avec beaucoup d'attention et observé longuement l'étrange éclat de son regard, lui proposa de convoquer une assemblée des notables et des initiés, devant laquelle il devrait avouer l'insulte mortelle, puis il n'aurait pas d'autre choix pour se faire pardonner cette offense que de se tuer, afin de se plonger immédiatement dans la paix du Paradis des Yézidis.

«S'il n'acceptait pas cette solution, et s'il voulait suivre le messager de lumière, il serait obligé de quitter le pays et ne pourrait plus jamais retrouver ni les siens ni le bonheur promis à tous les véritables Yézidis.

«Cheikh Gamo, après avoir réfléchi en silence au malheur qui venait de s'abattre sur lui, décida de mettre fin à ses jours.

«Devant les anciens réunis il conta son histoire, sans trembler et comme si elle ne l'intéressait plus, puis, malgré les supplications des siens qui tentaient de le détourner de sa sinistre intention, il alla prendre un fusil dans la tente de ses serviteurs et se tua.»

Ainsi, mourut au Sinjar le cheikh Gamo de Dérébin, pour avoir en rêve insulté le Diable. Son souvenir et son courage sont chantés le soir, à l'occasion par les hommes de sa tribu, autour des feux de camp.

D^r André BRUNEL.

UNE VIE A TATONS

(ROMAN).

(SUITE.)

XIII

M. Renouard, la tête de guingois, contemple le couvert dressé sous la confortable tonnelle. Sur la table les corbeilles de fruits s'ordonnent avec autant de symétrie que les corbeilles de fleurs sur la pelouse. Il s'en réjouit, tenant son jardin pour le mieux tracé qu'il y ait au Vésinet. Puis, le regard levé, il se convainc que le ciel aussi s'est mis en frais pour ce premier dimanche de juin : pas un seul cirrus ne dépare de fantaisie la rassurante monotonie de l'azur. Dans ces conditions, quel plaisir d'avoir à déjeuner ses enfants qu'on chérit d'un cœur tendre de brave homme !

La voix impérative de M^{me} Renouard plaque à terre l'envol de ses souriantes pensées :

— Michel, as-tu bien recommandé au pâtissier qu'il apporte les pêches Melba à deux heures précises, pas plus tôt ? Elles durcissent d'attendre dans la glacière.

— Mais oui, ma chère Alice.

— N'importe, redonne un coup de téléphone pour être plus sûr... Tu y vas ?

— Mais oui, mais oui, soupire M. Renouard, rompu à l'obéissance par quarante ans de ménage.

Cependant il renonce à ce supplément de précaution, car le grelot avertisseur de la grille vient de tinter et Hélène s'avance vers lui, suivie de son mari, le bedonnant Alfred Villeneuve.

Hélène gratifie son père d'un nonchalant baiser, mais hâte le pas pour rejoindre M^{me} Renouard qui donne, dans l'office, un dernier coup d'œil aux hors-d'œuvre. Puissante affinité, l'égoïsme de la mère, nourri par l'éducation ou plutôt le manque d'éducation, s'amplifie dans sa fille.

Cependant, restés seuls, les deux hommes se sont secoué la main à l'anglaise.

— Eh bien, beau-papa, ça va toujours ?

— Toujours, mon cher Alfred, et vous ?

La cordialité est réelle. Alfred qui n'a pas l'envergure de Robert n'en est pas moins un excellent négociant et il s'entend mieux que lui, commercialement parlant, avec M. Michel Renouard. Et puis, ne souffrent-ils pas du même défaut chez leurs femmes ? Sur ce terrain-là, c'est plus que l'entente, l'alliance.

Cependant, signe d'embarras, Alfred se gratte le front, provoquant ainsi cette affectueuse question :

— Qu'est-ce qui cloche, mon vieux ?

— Robert vient-il déjeuner ?

— Mais oui, avec Jacqueline. Comme l'auto de Robert est en réparation, ils ont dû prendre à Saint-Lazare le premier train après le vôtre, ils seront ici à midi moins cinq.

— Heu, heu ! voilà... C'est que, pas plus tard qu'hier nous avons eu, Robert et moi, un entretien un peu... oh ! pas vif, mais froid — et justement à propos de Jacqueline.

M. Renouard connaît son gendre, provincial de vieille souche, pour un fanatique du « qu'en dira-t-on » à qui les convenances tiennent lieu de convictions. Il ne peut donc lui

sourire de devenir le beau-frère — même par alliance — d'une artiste peintre. Aussi, sans alarme, le beau-père l'encourage-t-il à continuer d'un bénévole :

— Eh bien?...

— Eh bien je serai franc avec vous. J'ai rencontré à Lyon ce vieux copain de Darmont, l'ancien voyageur de la maison Démoulin...

— Et puis?...

— Il m'a dit : « Le frère de ta femme doit épouser la fille de mon ex-patron, mes félicitations. »

— Je ne vois pas...

— Les paroles, en effet, n'avaient rien que de très naturel. Mais l'intonation, beau-papa, l'intonation!... Je l'ai prié de s'expliquer, et il a fini par m'avouer que Jacqueline avait fait parler d'elle. A plusieurs reprises, elle a quitté ses parents pour de long mois, voyageant toute seule, sans le moindre chaperon.

— Elle peignait, sans doute.

— L'art a bon dos!... De plus on assure qu'en 1916 elle a fait une fugue en Bretagne avec un certain sculpteur, Joseph Launier, son fiancé d'alors, qui avait obtenu six semaines de congé de convalescence.

— Joseph Launier, mais nous sommes au courant, parbleu. Le pauvre diable a été tué sous Verdun.

Alfred, qui avait servi dans les bureaux du Ministère de la Marine, esquisse un geste de condescendance :

— Oui, la guerre, l'affolement légitime, la faute héroïque... Nul n'a le droit d'y regarder de trop près. Ah! s'il n'y avait que ce Launier dans son passé... Mais depuis 1918, Seigneur!... Bref, j'ai pensé que c'était rendre un service à Robert que de le mettre en garde avant l'irréversible... Les fiançailles sont fixées à mardi en huit, n'est-ce pas?

— Oui, mais racontez-moi votre entrevue.

— Oh, ce fut simple et rapide. Dès ma première allusion à

Jacqueline. Robert s'est cabré. De cette voix blanche dont il domine ses colères il m'a demandé si je lui apportais une preuve précise, contrôlable, irréfutable. Dame, je n'avais pas ça dans ma poche. J'ai tenté de lui expliquer que, cependant, des gens dignes de foi prétendaient... Il m'a coupé la parole en m'assurant qu'il n'était plus un enfant, qu'il savait ce qu'il faisait et qu'on doit y regarder à trois fois avant de s'immiscer dans la vie intime de qui que ce soit, voire d'un parent. Voilà l'histoire... J'ai même hésité à venir aujourd'hui. Cette Jacqueline m'horripile avec ses façons de traiter les bourgeois du haut de sa grandeur d'artiste... Pour moi, d'ailleurs, les artistes ce sont des épateurs!...

— Pour moi, rectifie M. Renouard, ce sont plutôt des piqués.

— A votre choix, mon cher. Mais Hélène m'a démontré qu'il serait plus habile de venir. Il faut que je prouve que je n'attache, moi, aucune importance à l'escarmouche de vendredi. Ne pensez-vous pas qu'elle a raison?

— Cent fois... D'autre part, Robert n'a peut-être pas si tort non plus. Les gens sont méchants, qui ne le sait!... En somme on dit du mal de tout le monde, on exagère toujours. Et puis, mon cher, si ce n'était pas Jacqueline, ce serait M^{me} Crosier. Alors...

Quand sa femme ne le remonte pas, M. Renouard, d'un mécanisme mental peu vigoureux, se plie aisément aux solutions conciliantes.

— Oui, sans doute, ça vaut mieux que la « veuve joyeuse », acquiesce Alfred, qui tire une fastidieuse gloire d'avoir ainsi baptisé Charlotte — sur laquelle il avait autrefois fourni à Robert des renseignements non moins déplorables que ceux dont il illustre maintenant Jacqueline.

XIV

Midi est chez les Renouard l'heure immuable du déjeuner. Le train supplémentaire n'ayant pas permis aux deux jeunes gens d'arriver avant le quart, la prise de contact entre futures belle-mère et belle-fille fut dépourvue de moelleux. Les explications de Robert se heurtèrent à un silence hostile. Le fait que Jacqueline avait été retenue par le marchand de tableaux qui s'offrait à lui organiser une discrète « exposition », prit dans ce milieu un air de provocation plutôt que d'excuse.

Ce fut tout juste si M^{me} Renouard eut la patience d'attendre qu'il terminât pour déclarer d'un ton qu'elle s'efforçait en vain de rendre engageant :

— Dépêchons-nous, mes enfants. Sinon les soles seront desséchées et le gigot racorni.

Et l'on se mit à table sans plus de façons.

Il faisait frais sous la tonnelle, la chère était succulente dans sa simplicité bourgeoise, les convives mangeaient de bon appétit. Il ne manquait à ce repas qu'un assaisonnement de cordialité. Une gêne pesait que les plaisanteries laborieuses de M. Renouard et d'Alfred alourdissent encore.

De toute évidence, aucune affinité élective ne se déclenchait entre M^{me} Renouard et M^{lle} Démoulin. Celle-ci dissimulait mal son indifférence pour les choses ménagères et même pour ses interlocuteurs. Ce n'est point qu'elle versât dans un snobisme d'art ; elle avait toujours pris un franc plaisir à s'entretenir avec les plus frustes gens : ouvriers, paysans, servantes d'auberge. Seulement sa sensibilité se recroquevillait à percevoir à l'entour tant d'incompréhension malveillante. Jacqueline se réfugiait dans ses songes.

En dépit des pêches Melba à point, le dessert fut pénible. M. Renouard et Alfred avaient depuis longtemps renoncé à créer un courant de sympathie entre les trois femmes. Ils se

contentaient, aidés par Robert, de sauver la face en discutant sans ardeur d'un sujet susceptible d'intéresser Jacqueline : le féminisme.

Cependant lorsque celle-ci eut annoncé qu'il lui fallait prendre le train de trois heures et que de molles protestations furent restées sans effet, un effort de rapprochement se manifesta... Tels des combattants qui puisent des forces nouvelles dans le sentiment qu'ils n'ont plus qu'un quart d'heure à « tenir »...

Une conversation littéraire s'amorça entre les jeunes femmes, dont les jugements concordèrent au moins en surface. Toutes deux lisaient les auteurs « dernier bateau », mais ces tendances, qui n'étaient guère chez Hélène qu'affectation, se retrouvaient dans la « manière » des toiles de Jacqueline.

Par bonheur la séparation eut lieu avant que les divergences se fussent fait sentir. La petite réunion de famille s'acheva mieux qu'elle n'avait commencé.

Robert étant reparti avec Jacqueline, les deux couples eurent ensuite toute liberté de s'exprimer sans retenue. Jacqueline subit un débinage en règle. Mère et fille la ridiculisèrent depuis l'ordonnance de ses cheveux jusqu'au style de ses souliers. Ces messieurs s'en prirent aux rares conceptions qu'elle avait émises moins encore qu'aux dédains silencieux dont elle avait douché leurs propres théories. Leur opinion se résumait en ce verdict : « Il faut être timbré pour épouser une fille pareille. » La comparaison redonnait du lustre à leurs compagnes despotiques et dépensières, tant s'affirme insupportable à certains hommes la supériorité intellectuelle de la femme, ne fût-elle que pressentie.

Mais Hélène, fine observatrice, ramena la conversation sur Robert.

— Avez-vous remarqué comme mon cher frère semble soucieux?... Lui qui, dans les précédentes entrevues, menait la conversation afin d'éviter froids et froissements, il est

resté inerte. Et puis ses regards ne caressent plus Jacqueline comme le mois dernier. Croyez-moi, il commence à en revenir, de son *artiste*.

Un triomphe vibrait en sourdine dans son intonation. Sentiment excusable en vérité, car l'éloge de Jacqueline dont Robert avait rebattu les oreilles à toute sa famille constituait une critique implicite de l'égoïsme et de la vanité d'Hélène.

— En tout cas il déchantera, confirma Alfred, obscurément satisfait que Robert, fût-ce pour d'autres raisons, ne dut pas plus que lui être heureux en ménage.

— Allons, levez-vous, déclara, péremptoire, M^{me} Renouard aux deux hommes vautrés dans des fauteuils d'osier, levez-vous vite, car Hélène veut qu'on aille prendre le thé au Pavillon Henri IV.

Dociles, ils obéirent.

XV

Hélène s'est quelque peu trompée. Robert subit une crise de doute, mais le cœur n'y est pour rien. Il aime toujours Jacqueline et peut-être davantage au fur et à mesure que sa raison additionne des dissonances, des malentendus psychiques dont aucun n'est grave en soi mais dont la somme lui donne à réfléchir.

En effet chez des hommes que la passion n'aveugle plus, le sens critique persiste, analysant sans défaillance les défauts de l'élue. Mais ils n'en profitent souvent que pour faire plus sciemment les mêmes bêtises que leurs ancêtres, c'est-à-dire qu'ils y perdent en joie sans y gagner en sagesse.

Ainsi Robert, résolu à épouser Jacqueline, se chagrine par avance de mécomptes qu'il juge inéluctables. Jacqueline ne s'intéresse pas, ne s'intéressera jamais à ses affaires... Or s'il se prépare à la suivre tant bien que mal sur les hauteurs de l'art, il était jusqu'à présent flatté qu'en échange elle

s'aventurerait parfois dans la plaine du négoce. Celui-ci, selon sa conception, exige, à côté de connaissances techniques approfondies, de grands dons psychologiques et intuitifs, de la diplomatie et de la décision. Il se sait un « as » sous ces rapports, et il ne lui aurait pas déplu que sa compagne le vît à l'œuvre.

En toute conscience, il estime supérieures au talent les qualités auxquelles il doit sa fortune, car il est convaincu qu'en art le talent compte moins que la chance et que la gloire est une espèce de gros lot.

— Sur mille commerçants avertis, avait-il expliqué une fois à Jacqueline, neuf cents réussissent. Sur mille artistes doués, un ou deux peut-être. Se contenter d'une chance ou deux sur mille, ce n'est plus calculer des probabilités, faire la part légitime de l'insécurité humaine, mais jouer à la roulette. Or le hasard, l'improbable, j'ai pour principe de ne jamais m'y fier ; il est pour moi comme inexistant.

En vain Jacqueline avait-elle argué que son pourcentage était ridicule, vu que sur les mille artistes dont il parlait cinq cents étaient éliminés dès le départ, faute de volonté, de persévérance, d'esprit de suite. D'autre part, en admettant même que deux seulement parvinssent à la célébrité, les quatre cent quatre-vingt-dix-huit restant en course ne mouraient pas tous à l'hôpital. Les deux tiers réussissaient à gagner plus ou moins leur vie dans leur carrière ou en marge de leur carrière. En outre, à gains égaux, la situation sociale de l'artiste est fort supérieure à celle du commerçant qui ne fait pas toujours fortune, on le sait bien.

Robert avait fini par admettre le prestige de l'artiste, mais rien de plus. Une discussion renouvelée jusqu'à épuisement leur avait prouvé l'irréductibilité de cette divergence fondamentale, féconde en malentendus. Laisser à sa femme toute liberté de peindre, soit ! Mais rentrer de tournée dans un foyer soudain désert parce que le souffle de l'inspiration a

emporté Madame au diable, voilà ce que Robert ne tolérerait point. Cette dépendance de l'épouse, il ne la fonde d'ailleurs ni sur les prérogatives masculines ni sur l'autorité maritale ; il la revendique du fait que son activité à lui sera seule rémunératrice. Or, selon Jacqueline, la suprématie pécuniaire ne confère au commerce aucun droit de préséance sur l'art le plus désintéressé. Donc à quoi bon se leurrer longtemps d'un accord superficiel ? . . . Jacqueline et lui diffèrent foncièrement d'opinion sur l'argent.

Qu'elle le méprise autant qu'il le respecte, il vient d'en acquérir une nouvelle preuve : son désir de spéculer avec sa dot . . . comme pour faire joujou, en se basant sur les tuyaux de bourse prétendus infaillibles d'une amie intime. Robert, à qui le jeu sous toutes ses formes inspire de la répugnance, n'admet pas qu'on ravale le capital à ce rôle immoral et dangereux.

L'avenir sentimental ne l'inquiète pas moins. De l'amour de Jacqueline il ne suspecte ni la force ni la franchise, mais la persistance. Une artiste, réfléchit-il, est une créature spontanée dont il semble logique qu'à l'instar des sensations, les sentiments s'exagèrent plutôt qu'ils ne s'éternisent. Uniformiser l'émoi du cœur comme du cerveau, c'est châtrer l'art. Comment produire du nouveau sans se renouveler soi-même ?.

Et puis la fougue sensuelle de Jacqueline n'est pas sans alarmer son hygiène précautionneuse. Parfois Charlotte s'esquisse aux confins de ses rêveries. Alors il exhale d'un soupir sa naissante colère contre sa mère et sa sœur, habiles à saper sa sérénité.

Mais toutes ces raisons des plus sages et d'autres qui ne le sont pas moins n'ébranlent point sa détermination d'épouser Jacqueline. Une impression pourtant y suffira . . .

XVI

A quelques jours de là, Jacqueline invita Robert à l'un des thés où elle réunissait sans façons des artistes de sa génération. C'est dire que les plus connus d'entre eux étaient tout juste considérés.

L'atelier débordait de rires et d'éclats de voix lorsque, vers les cinq heures, Robert fit son apparition. Dès le seuil, un malaise subtil l'envahit qui alla croissant tandis qu'inaperçu il examinait l'assemblée. L'élément masculin dominait. Certains de ces jeunes gens, grands, souples, étaient des chefs-d'œuvre de libre élégance : leurs visages au modelé puissant rayonnaient de spiritualité ; ils discutaient d'esthétique et de psychologie d'une voix chaudement nuancée.

Jacqueline l'entraînant, Robert fut présenté à la ronde. Le titre de fiancé lui valut l'attention des visiteurs, une attention qu'il sentait sinon hostile, du moins « chinoise ». Et lui, toujours d'aplomb en face des plus redoutables potentats du négoce, devint la proie d'une sorte de timidité renfrognée. Il perçut qu'il faisait dans ce milieu figure d'intrus ou de phénomène, et qu'il le ferait toujours.

Jacqueline mariée ne renoncerait pas à fréquenter ces gens-là, il était assez clairvoyant pour comprendre que le souci de sa carrière s'y opposerait. Alors il tiendrait pour eux l'emploi de « mari de madame » : on le tolérerait sans plus.

Abandonné par Jacqueline que requéraient ses devoirs de maître de maison, Robert se trouva bientôt en conversation avec un portraitiste débutant à l'affût de commandes. Il éprouva pour cet inconnu à figure de fouine, dont la conversation plus intéressée qu'intéressante lui assurait une contenance, un mélange d'aversion et de sympathie. Sous les phrases onctueuses dont ce jeune homme tentait de l'engluier, il dis-

cernait une tactique analogue à celle qu'emploie un commis-voyageur vis-à-vis d'un boutiquier incompetent. Robert en voulait à son interlocuteur de chercher à « l'avoir » mais il lui savait gré au même instant de rapetisser l'artiste à ses yeux. Après tout, ces manieurs de pinceaux, leurs toiles finies, il faut encore qu'ils s'ingénient à les vendre. Et vendre, n'est-ce pas faire du commerce ? . . . Donc, ces gens aux attitudes avantageuses n'étaient pas si différentes de lui qu'il l'avait d'abord imaginé.

Réconforté par cette pensée, il jeta à l'entour un regard plus lucide et se mit à flâner parmi les groupes, l'oreille aux aguets. Derrière les théories ingénieuses, les professions de foi techniques, il s'amusa à dépister les travaux d'approche de l'ambition ou du lucre en chasse. De plus en plus il reprenait confiance en lui-même. Puisque ces hommes avaient leur faible et qu'il le discernait, peut-être arriverait-il un jour à leur imposer le respect de sa personnalité. Sous le rapport de la psychologie et du jugement comme du caractère, il se présentait au moins leur égal.

Mais soudain, sa naissante assurance s'effondra. Il avait aperçu Jacqueline assise entre deux jeunes hommes de vingt à trente ans, deux types de splendide virilité, qui la traitaient avec la familiarité traditionnelle entre élèves des Beaux-Arts. Loin de s'offusquer de leurs propos gaillards elle riait aux éclats. Même, attirée inconsciemment par le regard insistant de Robert, elle lui adressa un sourire amusé qui ne décelait aucun remords, voire aucune gêne.

Robert eut la révélation que l'antipathie instinctive qu'il avait, dès le seuil, ressentie pour ces artistes n'était au fond qu'une forme de la jalousie. Et il souffrit moins encore de la sentir croître en lui que de l'estimer stupide. Car sa raison se regimbant, il se reconnaissait aussi ridicule qu'un jeune bourgeois tenté de s'insurger de ce que sa fiancée se trémousse aux bras d'un danseur. En fait de mœurs le milieu fait loi.

Pourquoi donc souffrait-il ainsi, lui qui n'avait jamais de sa vie ressenti la plus légère attaque de cette affreuse psychose qu'est la jalousie ? Il lui vint un irrésistible besoin de solitude et de silence. Il éprouvait à la fois l'envie de calmer cette fièvre torturante et d'en discerner les causes profondes.

Sous le prétexte d'un urgent rendez-vous d'affaires, il prit congé de Jacqueline qui, accaparée par une suite joyeuse, ne put s'enquérir du trouble qu'elle remarquait en lui.

XVII

— Ce bohème de Georges !

— Ce bourgeois de Robert !

Sans souci du fleuve vivant où leur immobilité provoque un remous, les deux hommes se donnent l'accolade sur le quai même de la gare du Nord. Robert Renouard y est venu accueillir son ami Georges Mazade, poète que le destin a travesti en correspondant de journal à Londres.

Philosophe, Mazade s'est résigné à ce que la gloire lui faussât compagnie. Vivant d'agréable façon, insoucieux du lendemain ou plutôt confiant en une Providence ironique qui se joue de notre prévoyance, il n'offre à première vue rien de commun avec Robert. Pourtant leur camaraderie de la vingtième année s'est lentement transmuée en solide amitié sous les réactions de l'existence. C'est qu'ils ont un pareil besoin de vérité vis-à-vis de soi, une égale lucidité vis-à-vis des autres et qu'ils sont pénétrés du sens de la relativité universelle. Leur conception de la vie, pour s'exprimer à travers deux tempéraments très différents, n'en est pas moins une.

Robert a pleine confiance en la sensibilité aiguë de Georges, le seul être devant qui il mette son cœur à nu, et il brûle de recourir à lui pour déchiffrer le rébus de ses propres sentiments. Du reste, il n'a pas besoin de le dire ; déjà Georges s'est exclamé :

— Hum ! ta figure des grandes crises... Une confiance rentrée qui te ronge !... Débridons ça le plus vite possible. Il est déjà tard, mais tant pis, viens au café.

Ils s'attablent à une terrasse du Boulevard Denain. Autour d'eux, quelques rares groupes d'humbles voyageurs déjà somnolents, de ces pauvres diables qui semblent condamnés à faire dans les inconfortables troisièmes du dernier « omnibus » de nuit tout le trajet de l'existence.

Georges, avec un tact fraternel, sollicite l'épanchement qui allégera peut-être la peine de Robert :

— Je parie qu'il y a quelque chose qui cloche dans ces fiançailles. Eh bien ! je suis d'autant plus content d'avoir traversé la Manche...

— Tu l'as traversée en pure perte, mon pauvre vieux, et je te dois des excuses...

— Quoi, tes fiançailles ?...

— Rompues.

— Allons donc, querelle d'amoureux !

Robert dément de la tête. Puis il esquisse le « thé » de Jacqueline et les impressions qu'il en avait remportées. Il conclut :

— Une nuit d'insomnie me livra la vérité. J'étais jaloux et j'aurais continué à l'être parce qu'une partie d'elle échappe à mon emprise : son art. Comprends-moi bien. J'aurais pu la voir flirter avec des bellâtres de dancing sans le moindre malaise, mais ces jeunes hommes joignent au prestige physique l'affinité intellectuelle qui me manque à moi !... Oui, je sais ce que tu vas m'objecter. Jacqueline est la loyauté même ; elle ne m'épouserait pas sans amour... Combien de temps peut durer, s'il te plaît, l'amour d'une artiste pour le bourgeois que je suis ? Elle s'est illusionnée, elle a cru qu'elle me dégrasserait. Mais il est trop tard ! Bourgeois je suis, bourgeois éclairé si tu veux, mais bourgeois je mourrai. Elle se serait lassée de ses vains efforts ; un beau jour, en vertu

même de sa loyauté, elle m'aurait quitté pour se refaire une vie harmonieuse... Que serais-je devenu, au seuil du déclin, moi qui éprouve pour elle non pas le désir que la possession émousse, mais l'amour, le grand amour dont l'habitude renforce les liens?... Oui, dans trois ans ou dans cinq je lui serais encore plus enchaîné qu'aujourd'hui et m'arracher d'elle serait plus atroce.

— Bourgeois, incorrigible bourgeois, répliqua Georges d'une voix compatissante. Quand cesseras-tu d'encombrer tes affaires de cœur de la prévoyance dont tu nantis tes affaires tout court? Vis donc le bonheur présent, animal. Dans cinq ans, qui de nous est sûr de vivre? Et puis tes déductions sont sujettes à caution. Il y a l'enfant probable dont la naissance transforme souvent la femme. D'ailleurs toute union comporte une part d'aléa. Elle n'est guère plus grande avec Jacqueline qu'avec la jeune fille avertie du modèle courant ou même l'oie blanche provinciale qui se déniaise parfois si vite au souffle de Paris. O commerçant modèle, vas-tu, à cause d'un léger pourcentage supplémentaire de risque, faire la petite bouche devant le bonheur?... L'excès en tout est un défaut, y compris l'excès en sagesse. Pourquoi exiger de l'amour la sécurité? Est-ce que la vie dans laquelle tu t'installes avec tant de soin te l'accorde, la sécurité? Tu ne renonces pas à en jouir parce que tu dois mourir un jour, nom de nom!

— Trop tard! ce que je viens de t'exposer, je le lui ai dit à elle, le surlendemain de sa réception.

— Diable... Et que t'a-t-elle répondu?

— Tu sais, en dépit de sa volonté et de son énergie, c'est une nature paisible. Elle m'a déclaré qu'elle ne partageait en rien mes appréhensions, mais qu'elle s'inclinait devant mon jugement. Elle m'a simplement prié, afin de s'éviter des scènes désagréables, de bien convaincre ses parents que la rupture venait de moi.

— Que vas-tu faire?

— Mais mon cher Georges, c'est déjà fini. En la quittant, je suis allé informer son père que je renonçais à sa main parce que ma maîtresse menaçait de me vitrioler. Il s'est mis dans une colère bleue et m'a flanqué à la porte en m'injuriant : je ne lui en ai d'ailleurs pas voulu le moins du monde.

— Vétille, tout cela ! mais Jacqueline ?

— Jacqueline, je l'ai revue une fois . . .

L'émotion devient indomptable, Robert se tait de peur d'en trop dire. Il est des choses qu'il n'a pas, qu'il ne peut pas révéler même à l'ami d'élection. Mais les yeux embués. la tête entre les mains, tandis que Georges s'apitoie sur son silence, il se prend à revivre le dernier entretien.

XVIII

Cet entretien avait eu lieu chez Robert, dans le petit entresol voisin du Parc Monceau. Ameublement coquet dont le disparate témoignait de l'assaut victorieux livré par l'esthétique de Jacqueline au goût de Charlotte. Mais l'agencement du salon comme les esquisses vigoureuses plaquées sur ses murs gris neutre ne décelaient que l'artiste. Robert ressentit en y pénétrant presque de l'amertume ; il ne se sentait pas le courage de chasser de la pièce cette subtile présence qui prolongerait son tourment.

Par ce terrible-crêpuscule de juin, Paris semblait hostile, inhumain à force d'être étouffant. L'inharmonieuse trompe des taxis y devenait nostalgique. *Leitmotiv* enchanté de suggestions, elle sonnait l'appel de la forêt, de la montagne et de la mer . . .

Tout en songeant combien il aurait été doux d'entraîner Jacqueline loin de cette fournaise, Robert guettait de la fenêtre son arrivée. Dès qu'il l'eut aperçue, il la devança sur le palier solitaire et bientôt ils se retrouvèrent dans l'intimité du petit salon aux volets clos. Devant le large divan bas

palpita l'évocation des précédentes visites. Et en Robert s'imposa l'espoir de garder comme maîtresse celle dont sa raison se refusait à faire sa femme mais qui hantait sa chair et son cœur. Sur l'écran de sa mémoire cette évocation ne se projeta pas plus longtemps qu'un instantané sur la plaque sensible... Les yeux de Jacqueline lui avaient signifié le définitif renoncement que ses lèvres confirmèrent :

— J'ai beaucoup réfléchi ces jours-ci, d'autant plus que le destin m'y a contrainte... Figure-toi que cet Araguiza qui m'avait demandée en mariage l'année dernière est revenu à la charge depuis qu'il a appris la rupture de nos fiançailles. Il jure à mon père de me rendre heureuse...

— Tu n'a pas refusé d'emblée d'épouser ce bellâtre à l'esprit obtus qui ne t'a jamais inspiré, de ton propre aveu, que la plus frigide indifférence ?

Le regard de Jacqueline s'alanguit :

— Tu sais bien que je t'aime, Robert... et je puis à peine, même après avoir promis à mon père une réponse définitive d'ici huit jours, imaginer que j'épouserai cet homme. Cependant je le dois... Vois-tu, j'ai regardé le destin en face à la lumière de ma nature, de mon tempérament. Si je ne le fais pas, j'aurai bientôt la vie dangereuse qui tente tous les artistes, mais qui empêche de produire... Je ne te parle pas au hasard, je te livre des pensées mûries dans l'insomnie... Je crois en vérité qu'on ne s'exprime par une œuvre puissante que lorsque l'esprit est calme et la conscience satisfaite.

— Se peut-il que tu m'aimes, toi qui parles ainsi ?

— Autant que tu m'aimes pour le moins, Robert. Et c'est au nom de ton sentiment, dont je ne doute point, que je te demande de me laisser conduire ma vie honnêtement et le plus possible en beauté.

Robert pâlit de souffrance. Il s'était contraint à renoncer à Jacqueline artiste et volontaire, mais sans doute en conservant l'obscur illusion que cette rupture lui ramènerait une

Jacqueline conciliante... Illusion qui s'évaporait, comme allait s'évaporer celle de Jacqueline. Car il comprenait qu'elle aussi était venue en espérant que, peut-être, aiguillonné par cette proposition de mariage, il allait se déclarer prêt à l'épouser sans conditions.

Ah ! comme ils se ressemblaient, ces deux êtres voués à s'entendre ou à se meurtrir, puisqu'ils se sacrifiaient d'un cœur égal, elle à son art et lui à sa raison.

Robert répondit par des paroles dont le calme bon sens l'étonna tout le premier. Il ne se reconnaissait pas le droit de détourner Jacqueline d'une voie si édifiante... En se séparant ils se rendraient sans doute un service mutuel. Les mariages d'amour ne sont-ils pas ceux qui tournent le plus mal?...

Néanmoins, Robert est trop sage pour ne pas se défier d'une décision hâtive, même lorsqu'elle semble s'accorder avec la logique. Il reprit :

— Tu as très bien fait en tout cas d'ajourner ta réponse. L'héroïsme du moment n'est rien. C'est à l'épreuve des nuits blanches que l'on juge d'une résolution.

Il y avait un tel aveu dans ces derniers mots qu'une lueur aviva les yeux de Jacqueline. Elle et lui, ils eurent conscience qu'ils ne s'étaient jamais tant désirés, tant aimés. Une minute, leur destin oscilla. Le sentiment faillit l'emporter en lui. Mais Jacqueline parla et la raison reprit le dessus.

Elle avait dit :

— Il va de soi que, si je me marie, nous ne nous reverrons plus jamais.

Il acquiesça d'un signe de tête et la reconduisit en silence. Dans l'antichambre, en guise d'adieu, ils s'embrassèrent sur les joues en camarades.

XIX

Quand Robert releva la tête d'entre ses mains crispées, son compagnon lui dit paisiblement :

— Tu es en train de faire la plus grosse boulette de ta vie.

— C'est possible. A toi j'avouerai qu'il y a des instants où je me demande s'il ne vaudrait pas mieux me laisser rouler par le torrent de ma passion... de cette passion que je sens partagée. Mais ce ne sont que des instants. Tout en moi proteste contre une capitulation. Je ne me vois pas allant rendre les armes à Jacqueline.

— Quoi, vous aussi, Monsieur le Philosophe, vous mêlez l'amour-propre aux choses de l'amour!... Mais qui te parle de soumission! Les *gobetteens*, comme nous disons en Angleterre (le mot sonne mieux qu'entremetteuses en français), ne sont pas à l'usage des seules amours vénales. Tu as une ambassadrice toute trouvée, ta sœur, qui est assez fine mouche pour avoir l'air d'agir de son propre chef. Elle te rabibochera tout ça en un tournemain sans faire le plus petit accroc à ta vanité.

Robert révéla d'un mot le tréfonds de son âme meurtrie :

— Pourquoi ne me l'a-t-elle pas déjà offert, elle ou mère?

— Peut-être auraient-elles dû? Mais reconnais que tu n'es pas un bonhomme commode à manier. Si elles l'avaient fait tout de suite tu les aurais rembarrées dans les grandes largesurs. Il fallait tomber au moment psychologique que voici! Or, de loin, il était difficile de le discerner.

— De loin?... Je passe presque toutes mes soirées en famille, ces temps-ci. J'ai besoin de me sentir dans un peu d'intimité...

— Tiens, tiens, tu es plus mûr que je ne pensais. Tu aurais voulu qu'on te proposât la chose.

Pour la première fois un sourire s'esquissa sur les lèvres de Robert.

— Je n'en disconviens pas.

— Ah ! si j'avais quelque peu connu Jacqueline, je me serais volontiers chargé de la commission. Mais même entre artistes il y a des considérations...

— Je lui ai beaucoup parlé de toi.

— Et tu m'as beaucoup écrit sur elle. N'empêche, il vaut mieux que ce soit ta sœur.

— Soit, mais combien de temps vas-tu rester à Paris ?

Georges tira sa montre :

— Il n'est pas encore onze heures. Je puis très bien repartir par le train de minuit.

— Tu plaisantes !...

— Pas le moins du monde. Je m'étais arraché à des affaires urgentes pour ne pas manquer ta petite fête. Mais puisqu'elle est remise, j'aime mieux revenir que d'attendre sur place. Tu dois bien comprendre ça, toi, l'homme d'affaires. D'autant que, malgré toute la diligence possible, il faudra quelque délai, bourgeoisement parlant, avant de réannoncer vos fiançailles. Mais nous avons encore une heure à passer ensemble, profitons-en !

Détournant Robert de ses préoccupations, Georges se mit à évoquer des souvenirs de jeunesse. Plaisir incomparable pour deux amis sincères, plaisir aiguisé d'une pointe de mélancolie... Où sont les rêves d'antan ?

— Rappelle-toi, mon vieux, disait Georges, l'heureuse époque où nous venions chaque après-midi déclamer des vers avec Maurice Leroy, aujourd'hui de l'*Odéon*, devant ton armoire à glace au lieu de faire nos devoirs. Le crime était d'autant plus grave que nous suivions les Cours de l'École Commerciale... O sagacité paternelle ! A quoi nous ont jamais servi, à Maurice et à moi, les ennuyeuses matières professées en ce lieu. Et dire qu'en guise de littérature un

pédant nous enseignait les noms des chefs-d'œuvre et de leurs auteurs en affirmant que ça suffirait à meubler notre conversation et même notre esprit. Enfin, toi, ça t'a permis de devenir millionnaire.

— Allons donc ! Si j'ai réussi, c'est surtout à force de forger volonté et expérience sur l'enclume de la vie et sous le pilonnement des épreuves. A l'école, il faut surtout apprendre à apprendre et, somme toute, il vaudrait mieux que cette indispensable gymnastique s'exécutât au profit d'une culture générale que de connaissances spécialisées, prétendues utilitaires et que la vie utilise si peu.

Ils devisèrent ainsi, presque gaîment jusqu'à l'heure du départ. A minuit la gare somnolait sous une lumière parcimonieuse et le grand hall, béant sur l'ombre, semblait l'antichambre du destin, que symbolisait la fuite aveugle des voies vers les villes innombrables. Mais la déprimante ambiance ne flétrit point l'optimisme frais-éclos de Robert. En fait d'adieu, il lança à Georges penché à la portière un chaleureux « A bientôt ». Puis, après être rentré chez lui d'un pas élastique, pour la première fois depuis sept nuits il s'endormit sans effort.

XX

Alfred et Hélène contemplaient Robert avec plus d'amusement que de compassion ; il leur semblait très juste qu'un bourgeois qui cherchait obstinément son bonheur en dehors des normes sociales ne recueillît que plaies et bosses. Et aussi, soit dit à leur décharge, ils ne se figuraient pas qu'un original de ce calibre pût souffrir par le cœur. C'était le lendemain du fugitif séjour de Georges. Robert était venu leur demander à dîner, et ils prenaient maintenant le tilleul des prudentes digestions dans le petit salon, banal à force de modernisme servile.

— Tu t'es conduit comme un mufle, tandis que Jacqueline a été parfaite en cette rupture, déclarait Hélène. C'est même la seule fois que ça lui soit arrivé de faire preuve de correction. Figure-toi qu'elle a pris la peine de téléphoner à mère pour lui affirmer qu'elle ne t'en voulait pas le moins du monde et qu'elle restait notre amie. Mais tu penses bien qu'après tes incartades, nous aurions honte, mère et moi, oui honte de retourner chez les Démoulin.

Robert hésita une minute, puis, comme un nageur débutant pique une tête, il lança soudain :

— Et si je te demandais d'y retourner, moi ?

— Toi ?

Les deux époux éclatèrent de rire... Ce Robert dépassait les bornes de l'incohérence. Rompre sans motif valable des fiançailles à trois jours de date, alors que les invitations sont lancées, le buffet commandé, pour vouloir, une semaine plus tard reprendre des négociations !...

Hélène recouvra son sérieux pour déclarer :

— Mon vieux, tu as des visions. Ah non, si tu as une commission à faire, fais-la toi-même. D'ailleurs, mieux vaut, dans ton intérêt comme dans celui de Jacqueline, que tu fiches la paix à ces pauvres Démoulin. Les langues se sont déliées sur son compte depuis votre rupture...

Robert ayant esquissé le geste de se boucher les oreilles, elle renonça au plaisir d'« abîmer » Jacqueline pour proclamer :

— En tout cas, prends bien note que je ne me mêlerai plus jamais de tes entreprises matrimoniales... Mère non plus d'ailleurs.

Robert en resta pantois. Il s'était promis d'expliquer à sa sœur tout ce que Jacqueline synthétisait pour lui de passion, de tendresse et de spiritualité. Elle était mieux que l'éclatante revanche d'une existence âpre et grise, elle en était la justification. Robert goûtait avec elle, dans toute leur

intensité primitive, des joies encore vierges et dont le rayonnement illuminerait sans doute jusqu'aux brumes de la vieillesse.

Voilà ce qu'il aurait voulu dire. Mais en face d'Alfred obtus et sarcastique, d'Hélène railleuse et pincée, une sorte de pudeur étouffa ces confidences. Il ne sut que murmurer :

— Evidemment, si ça t'ennuie tant que ça !

Il prit congé de bonne heure, masquant de fanfaronnades sa déconvenue douloureuse. On eût dit qu'il voulait échafauder de ses déclarations un soutien contre d'éventuelles défaillances.

— Baisser pavillon devant une femme, claironna-t-il en quittant Alfred et Hélène, ça je ne le ferai jamais.

Le lendemain il partit en tournée « le cœur engourdi de son aventure sentimentale », écrivait-il à Georges.

A l'accoutumée, il adorait cette vie nomade qui exige à la fois une dépense de force physique à courir les villes et d'énergie intellectuelle à convaincre les clients. Diversion impuisante en l'occurrence, car huit jours plus tard il mandait au même : « Je suis dans un état lamentable... Tu penses bien que ma raison n'a pas heurté, violenté mon cœur sans me supplicier... Je suis en effet dégoûté de tout et je n'ai plus la tête à moi. Je n'aurais jamais cru qu'un acte de volonté pût coûter si cher. Je me demande bien souvent si j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout, d'autant plus que je crois *lui* plaire pour le moins. »

Un soir qu'il souffrait trop, il rédigea, dans la solitude de sa chambre d'hôtel, un protocole de capitulation et le garda une semaine dans sa poche, sous enveloppe affranchie à l'adresse de Jacqueline. Le septième matin il le déchira. C'en était fini de ses hésitations. Georges reçut le lendemain une lettre où il était dit : « Certes, j'ai vu clair, mais quel malheur de ne pas se nourrir d'illusions ! Je crois qu'elle n'aime que trois choses : son indépendance, sa peinture et ses sens, mais

il est possible qu'elle ait eu une certaine sympathie pour mon caractère et pour mon physique.»

— Diable, pensa Georges en lisant ce passage, diable, faut-il qu'il l'aime pour en être réduit à chercher jusque dans la calomnie le courage de la résignation.

Plus loin, Robert déclarait : « Je crains en tout cas de ne pas m'en remettre vite . . . Il est évident que si elle se marie je chercherai un dérivatif. J'en crèverais de rester seul à penser. »

— Allons, le sort en est jeté, conclut Georges en déchirant la lettre en petits morceaux . . . Un revirement ne me semble guère probable de sa part à elle ; ils sont aussi « mules » l'un que l'autre. Dommage, bien dommage ! Il y avait là, en présence, deux cœurs et deux cerveaux.

XXI

Jacqueline n'avait pas moins souffert du doute et de la tentation. Non pas de la tentation de s'aller jeter au cou de Robert, mais de se débarrasser du beau Fernand Araguiza qui l'horripilait intellectuellement. Si sa nature saine, vigoureuse, les nécessités de son tempérament lui permettaient d'envisager en cette compagnie des nuits tolérables, les journées lui faisaient peur. Cependant une fausse honte, le souci de ne pas ternir le souvenir que Robert garderait d'elle paralysait sa révolte. Elle le savait d'instinct soupçonneux et ne voulait point qu'il pût imaginer un seul instant qu'elle avait tenté de le « manœuvrer », que Fernand n'avait été qu'un épouvantail dressé à son intention.

Elle se fiança un mois plus tard. Robert ne lui donnant plus signe de vie, elle tenta d'un effort loyal de s'adapter à sa nouvelle destinée. Elle devint aimable vis-à-vis du Levantin, lui-même câlin et souple par nature. Un regret la hantait pourtant : se sentir impuissante à peindre. Mais elle était

trop intelligente pour ne pas faire confiance au temps, pour ne pas se dire qu'au détour d'un sentier ou d'un ruisseau, l'inspiration la guetterait un jour. Ses réserves de santé morale et physique en répondaient.

D'ailleurs, Araguiza, voyageur de commerce international, resterait de longs mois en route. De quoi travailler tranquille et aussi s'approvisionner de patience. Bien qu'on ait médité de l'absence, elle consolide, au même titre que l'adultère, le mariage de raison.

La noce eut lieu le 15 octobre. Monsieur et Madame Araguiza débarquèrent le lendemain matin à Biarritz. Hélas ! il ne leur fallut que quelques jours pour se haïr et se mépriser.

Fernand, parce que passionné et, peut-être aussi, sans capital, avait accepté d'épouser Jacqueline malgré les aventures qu'on lui attribuait. Mais son atavisme d'Oriental s'insurgea à la constatation physique d'un passé d'amour. Tout respect disparut de son désir qu'enfiévrât une jalousie rétrospective. Il lâcha la bride à son instinct de mâle robuste, débordant de virilité. Jacqueline, froissée de n'être pour cet homme qu'un instrument de plaisir, éprouva bientôt la nausée de la jouissance charnelle renouvelée sans répit.

Il éclata entre eux des scènes violentes, presque atroces. Fernand, très sincèrement, ne soupçonne pas qu'une femme qui prétend s'affranchir de la morale traditionnelle conserve son quant-à-soi, une dignité de mœurs, voire de la pudeur. La supériorité intellectuelle ne la dispense en aucune manière, d'après lui, de la virginité obligatoire qui reste, sauf mariage, le critérium de son honnêteté. Il ne conçoit pas de degrés entre la jeune fille et la fille.

Or, Jacqueline, qui n'attache aucune importance à la sanction religieuse ou légale, a l'horreur du libertinage et la vénération de l'amour. En son mari, dont elle ne pénétrait pas plus la mentalité que lui la sienne, elle ne vit bientôt qu'un gorille en rut. Au bout d'une quinzaine elle se verrouillait

la nuit dans sa chambre. Fernand en profita pour courir la gueuse en déclarant qu'il ne perdait rien au change.

Jacqueline prit son parti, au moins provisoirement, de cette situation. Elle se rendait compte qu'elle s'aliénerait la sympathie de ses parents en provoquant tout de suite le divorce. D'ailleurs, la patience était possible sinon facile. Fernand partait sous huit jours pour une grande tournée en Algérie et en Tunisie. Rien de plus naturel donc que de rentrer seule à Paris où, en un mois ou deux, elle se faisait fort de gagner à sa cause, non pas sa mère sans doute, mais son bon garçon de père.

Pendant cette dernière semaine, les époux Araguiza ne se retrouvaient qu'à l'heure des repas. Simple concession aux convenances, motivée par la présence de quelques relations de la famille Démoulin.

Souvent Jacqueline délecte son désœuvrement à contempler la baie fameuse. Elle a le goût trop franc pour en admirer la corniche domestiquée, mais du large accourent les longues lames farouches dont l'assaut mugissant joue sur les récifs une symphonie d'embrun et d'écume. Le ciel serein, d'une pâleur à peine bleuissante, sourit à la rude mélancolie de la mer. Et rêveuse devant ce contraste qui s'avive pour se mieux harmoniser, la jeune femme songe à Robert.

Le recul du temps estompe ses travers tandis que les défauts de Fernand font ressortir ses qualités. Est-il retourné à Charlotte? Ne l'aurait-il pas épousée?... Jacqueline le sait enclin aux réactions violentes. Pourtant sa raison seule redoute qu'entre elle et lui ne se dresse l'irréparable. L'espoir couve en son cœur. Elle l'aime et il doit l'aimer encore.

Certes, le présent, elle en a la cruelle conscience, rendrait tout rapprochement indécent, mais l'avenir, l'avenir si riche en imprévu, grâces en soient rendues aux dieux!...

(à suivre.)

Gaston BERTHEY.

CHRONIQUE DES LIVRES.

Trois histoires d'une résistance, de Michelle AVÉROFF.

Ces trois histoires d'une résistance constituent un émouvant hommage rendu au courage du peuple hellène. C'est la narration du triste calvaire des habitants d'Athènes sous la botte allemande, le récit de l'occupation de la Crète et enfin l'odyssée d'une évasion. Je ne connais rien de plus poignant que la lecture de cette brochure, où, sans vociférer, l'auteur cite des faits douloureux, dans un langage dépouillé, presque à la manière d'un procès-verbal.

Un tel livre ne se résume donc pas : chacun doit le lire et regarder avec attention les sept photographies qui l'accompagnent, témoignages irrécusables de la misère et de la famine. Une citation, entre autres, pour justifier les conclusions qui s'imposeront au lecteur de bonne foi : « Une pauvre femme en guenilles, un nouveau-né dans les bras, se trouvait devant la cour d'une école où des soldats boches étaient en train de prendre leur repas ; des yeux la malheureuse affamée semblait guetter un cœur généreux qui lui donnerait quelques miettes ; un soldat du groupe se leva, son assiette à la main, et se dirigea vers la femme en lui tendant le plat. Mais quand celle-ci, apeurée, allait tendre la main pour le recevoir, le soldat avec mépris en vida le contenu sur le sol et du doigt désigna à la femme la nourriture. Le pauvre être affamé se jeta par terre et mangea comme aurait fait une chienne lépreuse. »

A vrai dire, la brochure de M^{me} Avéroff m'a remis en mémoire une pensée de Pascal, qui n'a jamais été aussi actuelle : « L'entrée la plus ordinaire par où les opinions sont reçues dans l'âme, quoique contre nature, est celle de la volonté ; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne, et étrangère : aussi tout le monde la désavoue. »

Oh ! d'une façon bien simple. Toutes les vérités gênantes sont qualifiées de propagande. C'est probablement ce que penseront du livre de M^{me} Avéroff les apôtres de l'organisation de la pitié en faveur de l'Allemagne, organisation prévue comme position de repli par la dictature nazie.

N'a-t-on pas préféré, dans certains milieux bourgeois, flagorner la générosité du vainqueur, sans doute parce qu'elle facilitait l'expiation méritée des nations opprimées ? Cette pitié pour les bourreaux manque de pudeur et je voudrais d'ailleurs rappeler ce jugement formulé par Nietzsche en 1882 : « Un bon Allemand, qu'on m'excuse si je le répète pour la dixième fois, a cessé d'être Allemand. »

Y eut-il un Allemand pour protester contre le truquage de la dépêche d'Ems, contre la conception du « chiffon de papier », ou contre l'incendie de Louvain ?

Sans doute il faut nous préparer à voir surgir, de plus en plus nombreux, des Allemands antinazis, — et ils feront du vacarme, soyons-en sûrs, — puisque le coup a manqué. On se camouflera en antinazi tout comme on cherchait naguère une nationalité étrangère à l'abri de la loi Delbrück.

L'Allemand pourrait bien être méchant pour le simple plaisir de l'être, lui qui possède dans sa langue ce mot lourd de sens, *Schadenfreude*, la « joie de nuire ». Nous éprouvons quelque fierté à constater que le Français a dû emprunter à l'Allemand des mots relatifs à la guerre, aux coups, au pillage, à la tromperie. Je voudrais en citer ici quelques-uns, sans aucun esprit de pédantisme : affres, bivouac, blindage, blocus, brèche, butin, chenapan, déchirer, déguiser, effrayer, émoi, éperon, épier, équiper, escarpe, escrime, estoc, estrapade, étape, étrier, fanion, flatter, gagner, garder, garnir, gêne, grappin, guerre, hache, haïr.

happer, heaume, héraut, honnir, laid, lansquenet, leurre, maquignon, maréchal, reître, saisir, sale, schlague, taper.

Je parais m'être éloigné de la Grèce, mais nous sommes partie dans le même procès. Les nations envahies sont toutes solidaires et la communauté des souffrances produira la communion universelle dans la joie.

Les *Trois histoires* de la résistance grecque, en face de l'oppression et de la terreur, montrent que le peuple hellène n'est pas moins digne d'admiration que ces héros de la Grèce antique, familiers dès les bancs de l'école. M^{me} Avéroff, dans ces quelques pages inspirées du plus noble patriotisme, a réussi à nous faire comprendre la « majesté des souffrances humaines ».

Gaston WIET.

Aux éditions de « LA REVUE DU CAIRE »

BIR HA KIM

**CHEZ TOUS LES LIBRAIRIERS
ET AU COMITÉ NATIONAL FE**

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.